Paroisse Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus
de Boulogne-Billancourt

MISSIONNAIRES PARCE QUE BAPTISES

document à la disposition du

catéchuménat des adultes

2020

MISSIONNAIRES PARCE QUE BAPTISES

Depuis 1926, toutes les paroisses catholiques du monde sont invitées à célébrer le Dimanche missionnaire mondial (avant dernier dimanche du mois d'octobre). Dans de nombreux pays, depuis 1929, le dimanche missionnaire mondial est précédé d'un temps d'animations missionnaires, lors de la semaine missionnaire mondiale. Lors de la Journée missionnaire mondiale de 2017, le pape François a proclamé un « Mois missionnaire extraordinaire » en octobre 2019, à l'occasion du centième anniversaire de la lettre du pape Benoît XV sur les missions, Maximum illud, qui insiste notamment sur le fait que la mission universelle n'est pas réservée à certains, mais qu'elle concerne tous les chrétiens.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, patronne de notre paroisse, a été proclamée patronne des missions de l'Église universelle en 1939, et docteur de l'Église en 1997. Toute sa vie, elle a demandé et fait prier pour que le Seigneur augmente en elle « **le désir de L'aimer et de Le faire aimer** »[1]**.** Dans le contexte paroissial, le P. Marc Ketterer a souhaité étendre l'ambition du mois missionnaire à une année missionnaire 2019-20, avec des initiatives diverses (dont le lancement d'un parcours alpha et un grand repas festif ouvert à tous ceux qui ne se sentent pas proche de l'Eglise), et notamment un cycle de causeries, intitulé « Missionnaires parce que baptisés », selon une terminologie finalement très proche, dans l'esprit, de celle choisie par le pape : « *Baptisés et envoyés, l'Eglise du Christ en mission dans le monde* ».

Que l'Eglise soit, par vocation, missionnaire est facilement compris. Mais dans l'imaginaire collectif, la figure du missionnaire frise le cliché : c'est un prêtre qui porte un casque colonial et sa barbe broussailleuse est aussi blanche que sa soutane. Par ailleurs il existe désormais un doute assez répandu chez les laïcs catholiques sur la légitimité de la mission telle qu'elle a été comprise depuis le XVIème siècle, en interférence avec l'histoire coloniale. Dès lors, en quoi chacun de nous est-il personnellement concerné ? Comme la lettre *Maximum illud* de Benoît XV en1919 semble le dire, notre vocation de laïcs ne se limite-t-elle pas, au mieux, à s'associer aux bons pères missionnaires par la prière, l'encouragement des vocations missionnaires, et le soutien financier ? Depuis Pie XII, et plus encore Saint Jean-Paul II, en passant par le concile Vatican II, l'accent est également mis sur la grandeur de la mission des laïcs dans le champ de l'évangélisation, et sur le « nouveau » contexte qui a conduit à parler désormais de la « nouvelle évangélisation », chère à Jean-Paul II et à Benoît XVI, et du « disciple-missionnaire », cher au pape François.

La mission, l'évangélisation, est une des toutes premières priorités du pape François, un de ses leitmotivs et une clé de compréhension de son pontificat. La Providence a voulu que le pape publie le 8 janvier 2020, le jour de la première causerie voulue par le P. Ketterer sur la mission, un livre d'entretiens avec le journaliste Giani Valente, intitulé : « *Sans Jésus, nous ne pouvons rien faire. Être missionnaire aujourd'hui dans le monde* ». Je forme le voeu que le présent cycle de causeries suscite une vraie appétence pour prendre connaissance de tout ce que le pape François ne cesse de nous dire, et facilite la compréhension et la réception de ce qui ne va pas de soi pour nous, de ce qui suscite réticences spontanées ou même éloignement instinctif. Rappelons nous ce que

---

[1] Cf. aussi : « Rappelle-toi de la très douce Flamme
Que tu voulais allumer dans les coeurs.
Ce Feu du Ciel, tu l'as mis en mon âme,
Je veux aussi répandre ses ardeurs.
Une faible étincelle, ô mystère de vie
Suffit pour allumer un immense incendie.
Que je veux, ô mon Dieu, Porter au loin ton Feu ! » (Poésie de Thérèse « Jésus mon Bien-Aimé, rappelle-toi !… »)

disait Sainte Bernadette Soubirous : « *Le premier mouvement ne nous appartient pas, mais le second nous appartient.* ».

Dans un premier temps, le 8 janvier 2020, nous essaierons de mieux comprendre ce qu'est la mission. Nous nous mettrons notamment à l'écoute des premières générations de chrétiens, de leurs expériences, de leurs choix mais aussi de ce qui s'est imposé à eux, de leur inventivité en la matière, avec une attention particulière à l'Esprit saint qui ne cesse de « devancer » le croyant dans l'évangélisation. A cette lumière, nous chercherons à bien identifier en quoi le contexte actuel, dit de la nouvelle évangélisation, fait écho à cette expérience fondatrice, même si rien n'est jamais identique et que nous ne sommes jamais dispensés de créativité après nous être mis à l'écoute de l'Esprit-Saint. Nous considérerons que le « corpus » du Nouveau Testament, du livre (des livres) de la Nouvelle Alliance, nous apprend beaucoup sur la manière actuelle de comprendre et de pratiquer l'évangélisation. Nous nous arrêterons enfin un moment sur les diverses sensibilités qui se manifestent dans les choix pastoraux d'évangélisation actuellement à l'oeuvre, en estimant que cette diversité peut être complémentaire et fructueuse, et construit l'Eglise, une et diverse, comme l'est le Corps du Christ.

Dans un second temps, le 4 mars 2020, nous réfléchirons à la dynamique impulsée par le baptême dans notre vie, à ce qu'est et à ce qu'implique la seconde naissance dont Jésus parle à Nicodème dans l'Evangile selon Saint Jean, à ce que signifie dès lors la mission dans notre vie au quotidien, et surtout à la place du Saint Esprit dans ce processus. Le chrétien ne naît pas chrétien, il le devient, comme nous le rappelle Tertullien, ce qui est fondamentalement différent de la condition du musulman. Nous essaierons de comprendre tout ce qu'implique la condition de disciple-missionnaire à laquelle nous appelle le pape François. Nous méditerons un moment sur ce qu'impliquent pour nous d'une part l'invitation de Saint Pierre (1Pi 3,15) à être à tout moment capables de rendre compte de l'espérance qui est en nous, et d'autre part l'affirmation de Jésus venu « *afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance* ». Nous terminerons cette seconde étape en réfléchissant sur l'enjeu et l'importance de l'envoi à la fin de la célébration eucharistique.

Dans un troisième temps, les 22 avril et 14 mai 2020, nous nous intéresserons à ce qui fait obstacle, aussi bien chez nous que chez beaucoup des femmes et des hommes que nous rencontrons, pour comprendre et accepter la Bonne Nouvelle dans leur vie. Il y a des questions de vocabulaire, de « gros mots » mal compris, qui cachent parfois, tels que nous les comprenons, des conceptions de l'homme qui sont des entraves ou des poisons au regard de ce que nous dit Jésus, Parole de Dieu, « *Homme véritable uni à Dieu véritable* » (cf. l'expression du pape Léon le Grand, explicitée par le concile de Chalcédoine). Il y a aussi des incompréhensions sur ce qu'est la foi, sur la raison, sur le « sentiment » dans la religion, sur la compréhension de la finalité ultime de la Création et de l'homme. Pour cela il nous faut montrer à la fois que la pensée chrétienne, dans toute son ampleur et sa rigueur, est désirable et qu'elle est cohérente et solidement fondée. Nous retrouverons sur notre chemin des écoles de pensée à la fois très anciennes et très modernes, que le christianisme « orthodoxe » rejette : la gnose et le pélagianisme, que le Pape François dénonce inlassablement, mais aussi des conceptions dites messianiques de l'évangile. Aujourd'hui la place centrale de l'Eglise dans la foi chrétienne est mal comprise, et son histoire institutionnelle est parfois vue comme un « repoussoir », un obstacle qui empêche de « voir » le Christ, d'où la nécessité de bien comprendre ce qu'est l'Eglise dans la pensée chrétienne.

Enfin, le 17 juin 2020, nous nous intéresserons aux autres croyances, chrétiennes ou non, y compris à la « religion de l'athéisme », ce qui nous obligera à nous confronter à la question de la vérité, question redoutable dans un monde où le relativisme philosophique informe notre pensée, parfois même à notre insu. Il nous faudra relire certains textes de l'Eglise qui sont souvent mal compris, comme la constitution Nostra Aetate du Concile Vatican II, et chercher à comprendre comment la pensée chrétienne se situe parmi plusieurs « modèles » possibles qui cherchent à rendre compte du fait que l'Esprit saint ne se laisse pas enfermer dans nos catégories et visions mentales. Je conclurai d'une manière qui sera sans doute jugée provocante :

- en montrant que le christianisme est aussi une « théorie générale du réel », qui donne énergie et sens à notre vie, une telle énergie et un tel sens que nous ne pouvons pas les garder pour nous : nous sommes nécessairement missionnaires dès lors que nous sommes effectivement entrés dans la dynamique de la seconde naissance ;
- en m'interrogeant sur les conséquences sur la première annonce et le catéchuménat, qu'il convient de tirer de la situation désormais durablement minoritaire du christianisme dans nos sociétés occidentales modernes.

Christian Barthod

Qu’est-ce que la mission ?

Même s’il existe aussi un appel au discernement concernant les personnes auprès de qui Dieu nous envoie[2], qu’il ne nous faut surtout pas oublier, il n’en reste pas moins indubitable qu’il y a unanimité entre les quatre évangiles et les Actes des apôtres pour affirmer que Jésus a confié à ses disciples une mission d’annonce universelle de la Bonne Nouvelle (l’Heureuse Annonce), même si les formulations ne sont pas exactement les mêmes dans ces cinq livres, tout en étant convergentes et même complémentaires.

La forme la plus percutante que retient l’Eglise est celle de Matthieu 28, 18-20 : *S'avançant, Jésus leur dit ces paroles: "Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde.* ».

---

[2] Cf. notamment Matthieu 7, 6. : « *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu’ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent.* ». Cette mise en garde du Christ, à la fois claire et énigmatique, trouve un écho dans la seconde lettre de Pierre : « *Il leur est arrivé ce que dit un proverbe vrai : Le chien est retourné à ce qu’il avait vomi, et la truie lavée s’est vautrée dans le bourbier.* » (2 Pierre 2, 22), qui lui même se réfère à un proverbe biblique : « Comme le chien revient à son vomissement, le sot retourne à sa folie » (Pr 26, 11), et le complète par l’image de la truie lavée, qui pourrait bien évoquer le baptême de certains chrétiens qui étaient bien décidés à ne pas changer de vie, à ne pas accepter la dynamique de la nouvelle naissance de l’eau et de l’Esprit. Le sot est renvoyé à son incohérence « maladive », et la truie lavée à sa condition d’animal impur et répugnant selon la conception juive.
Les chercheurs pensent que cette vision négative du chien vient du fait qu’il y avait à cette époque de nombreuses meutes de chiens sauvages qui s’attaquaient aux troupeaux et aux humains. Ils allaient jusqu’à dévorer des cadavres. Par ailleurs, avec son puissant odorat, qui lui sert bien plus que le sens du goût, le chien est capable d’analyser ce qui se trouve exactement dans les excréments et dans le vomi (qui peut s’expliquer simplement par le fait qu’il a trop mangé, et pas par un aliment toxique). Il sent donc encore parfois qu’il y a de bons nutriments là-dedans et les chiens mangent tout ce qui peut être consommé.
Il nous faut donc faire preuve de discernement quand nous partageons la Bonne nouvelle avec d’autres. Une fois celle-ci annoncée, si sa proclamation soulève une forte résistance, alors le Seigneur Jésus nous dit en quelque sorte : « N’insistez pas. Ne les poussez pas à croire en Dieu. Ne leur jetez pas des perles précieuses s’ils n’en veulent pas, n’en faites pas un point d’honneur, une entreprise qui ne dépendrait que de vous, en oubliant que seul l’Esprit saint est missionnaire ». Jésus nous demande donc de ne pas forcer la note, un peu comme Sainte Bernadette Soubirous disait : « J*e ne suis pas chargée de vous le faire croire, je suis chargée de vous le dire* ». Jésus avait déjà communiqué ce principe aux apôtres quand il les envoya pour la première fois en mission. Jésus leur dit d’avance qu’ils rencontreront deux types de personnes. Certaines se montreront réceptives à leur message. D’autres s’y opposeront. Et il leur donne le conseil suivant, « *Si vous prêchez la parole de Dieu à un endroit et qu’on la repousse, alors quittez les lieux. Sortez de cette maison ou de cette ville et secouez la poussière de vos pieds* » (Matthieu 10, 14).

Mais gardons en mémoire à la fois les diverses formulations employées[3], et le fait que la mission n'est pas seulement abordée à la fin des évangiles, comme la « cerise sur le gâteau », quelque chose de facultatif, un luxe dont on pourrait se passer par rapport à ce que nous devons prioritairement comprendre de l'annonce de la Bonne nouvelle par Jésus[4]. La mission, c'est-à-dire l'envoi (c'est le même mot : cf. le verbe latin mittere), fait partie même du message et de la vie de Jésus qui « envoie » ses disciples annoncer la Bonne nouvelle.

Gardons en particulier dans un coin de notre mémoire (nous y reviendrons) que l'évangile de Jean insère le thème de la mission dans le long développement que l'on appelle « la prière de Jésus », au moment des adieux après le dernier repas, et qu'il lie indissociablement l'envoi de Jésus par le Père et l'envoi des disciples par Jésus : « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde* » (Jean 17, 18)[5] et « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* » (Jn 20,21).

Le terme même de mission pour désigner la dynamique d'évangélisation est apparu tardivement, au XVIème siècle, sous l'influence de la Compagnie de Jésus[6], c'est-à-dire des jésuites. Précédemment on parlait de propagation de la foi[7], de prédication

---

[3] Cf. notamment : 3 Marc 16, 15-16 : Et il leur dit: « *Allez dans le monde entier, proclamez l'Evangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné…* » Luc 24, 45 ss : « Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures, et il leur dit: "*Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. De cela vous êtes témoins.* » Jean 17, 18 : « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde.* » Actes 1, 8 : « *Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* »

[4] Les mots « Évangile, évangéliser » ne sont pas une innovation du Nouveau Testament. Nous les trouvons déjà dans la Septante, cette version grecque du Premier Testament réalisée au troisième siècle avant Jésus-Christ, dans le second livre des Rois 18,19 ss. (second livre de Samuel dans la Bible hébraïque) ainsi que dans Isaïe 61,1. Le mot grec « évanguélion » fut ensuite interprété par «Bonne Nouvelle» mais le sens en est quelque peu différent. Le terme qu'emploie le texte hébreu, tant dans Samuel que dans Isaïe, le mot « b'sorah" ne désigne en effet pas une simple nouvelle, mais un message. La différence n'est sans doute pas considérable mais, lorsqu'elle concerne l'Évangile lui- même, il semble opportun de la mentionner et de la respecter, la réception d'un message engageant plus le destinataire que celle d'une simple nouvelle.

[5] Cela résonne avec ce que Jésus affirme dans l'Evangile selon Luc : « *Il me faut annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé* » (Lc 4,43).

[6] La Compagnie est fondée par saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, Pierre Favre et les 6 premiers compagnons en 1539, et approuvée en 1540 par le pape Paul III. Elle a orienté ses activité sur l'évangélisation, la justice sociale et l'éducation. Depuis le xvie siècle, le ministère des jésuites s'exerce notamment en Europe, en Amérique latine, en Extrême-Orient et en Inde. En 1540, Ignace de Loyola présente au pape Paul III la Règle fondamentale de la Compagnie, dans laquelle les jésuites se mettaient à sa disposition pour qu'il « *les envoie [racine mitto] chez les Turcs, ou chez quelqu'autre peuple infidèle, même dans ces régions qu'on nomme les Indes, soit chez n'importe quels hérétiques, schismatiques ou fidèles quelconques* ».

[7] La Congrégation pour l'évangélisation des peuples (en latin : Congregatio pro Gentium 7 Evangelizatione) d'aujourd'hui est la congrégation de la Curie romaine fondée par Grégoire XV en 1622, sous la dénomination de « Sacrée congrégation pour la propagation de la foi » . La Sacra Congregatio de Propaganda Fide est parfois traduite aujourd'hui de manière très connotée (à cause des idéologies totalitaires du XXème siècle), comme la congrégation de la propagande. Elle est chargée des oeuvres missionnaires de l'Église. Avant même la création formelle de cette congrégation en 1622, il y avait depuis 1572 une commission cardinalice « de propagande fide ».

apostolique, d'annonce de l'Evangile, pas de mission. En effet ce terme de mission était réservé à la théologie des relations au sein de la Trinité, pour parler de l'envoi du Fils et du Saint Esprit auprès des hommes par le Père (les « missions » dites visibles), ou pour parler des « missions invisibles », c'est-à-dire du fait que Jésus-Christ comme Fils unique de Dieu est engendré du Père et que le Saint Esprit procède du Père seul (approche orthodoxe) ou du Père et du Fils (approche catholique).

A partir du XVIème siècle, le sens du mot mission devient alors celui d'envoi de prêtres dans un territoire déterminé lui-même appelé division ou mission. On se situe dès lors dans la logique du partage du monde entre les puissances coloniales émergentes, avec une conception très territorialisée de l'expansion simultanée et articulée de la domination politico-économique de certains royaumes européens, et de l'organisation de l'Eglise catholique dans les territoires découverts et conquis ou à conquérir, via la création de nouveaux évêchés dans un « partenariat » entre Rome et les puissance coloniales.

Il est important de prendre conscience que le terme même de mission n'a pas toujours été compris de la même manière, qu'il n'a pas toujours été réservé à un envoi de prêtres outre-mer, et que le contexte de son « nouvel emploi », qui continue à être plus ou moins le nôtre, charrie des connotations implicites dont il nous faut nous libérer dans le contexte d'aujourd'hui.

Notons enfin l'importance du terme de témoin[8] mis en valeur tout particulièrement par Luc, qui est l'auteur à la fois d'un évangile (où l'on trouve notamment le récit des disciples d'Emmaüs) et du livre des Actes des apôtres, le seul à nous décrire les débuts de la réalisation effective de cette parole du Christ dans le prolongement même de la version de la Bonne nouvelle qu'il rapporte : ce choix fait sens.

S'il nous est toujours possible de considérer que Paul qui n'a pas connu l'homme Jésus et ne semble pas prioritairement intéressé dans ses lettres par le Jésus de l'histoire, aurait pris des libertés sur le sens donné par Jésus à la mission, il n'en va pas de même avec Luc, qui n'a pas non plus connu le Jésus de l'histoire, mais qui met au coeur de son projet de témoignage (après avoir dûment enquêté[9]) la cohérence entre d'une part la vie, les paroles et les actes de Jésus, et d'autre part la vie, les paroles et les actes des premières communautés qui ont confessé leur foi dans ce Jésus ressuscité. Luc veut nous en faire voir la continuité et l'extraordinaire dynamique, selon la logique du témoignage et donc « *après avoir recueilli avec précision des informations concernant tout ce qui s'est passé depuis le début* ».

---

[8] Un témoin est un individu qui a assisté à un événement déterminé, qui peut certifier quelque chose d'important sur l'existence ou l'accomplissement de faits intéressant une enquête, donc qui a vu ou entendu de manière significative pour reconstituer tout ou partie des faits expliquant l'événement choisi. Lors de la rédaction d'un acte commercial ou de vente, de reconnaissance de transactions ou d'état civil, c'est la personne qui certifie sur l'honneur ou par signature les identités présentes et l'exactitude des déclarations. En termes de droit, c'est une personne de plein exercice juridique qui porte témoignage, qui peut déposer devant une autorité officielle, qui est appelée à attester en justice des faits ou d'une partie de leurs réalités, voire qui est assignée à comparaître au cours d'audition ou de procès.

[9] Début de l'Evangile selon Luc : « *Beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui, dès le commencement, furent témoins oculaires et serviteurs de la Parole. C'est pourquoi j'ai décidé, moi aussi,* ***après avoir recueilli avec précision des informations concernant tout ce qui s'est passé depuis le début,*** *d'écrire pour toi, excellent Théophile, un exposé suivi, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as entendus*. »

Le témoignage est également un mot utilisé par tous les évangélistes, mais aussi par Paul et par l'auteur du livre de l'Apocalypse pour décrire une dimension essentielle de la condition de disciple du Christ[10] :

- **Qui dit témoignage dit attestation**, prise de parole devant des personnes qu'on n'a pas vraiment choisies, qui n'étaient pas présentes au moment de l'évènement et qui ont 8 besoin de savoir, sans que nous soyons à même de deviner, à plus forte raison de contrôler ce qu'elles vont faire de ce témoignage. Pour nous qui n'avons pas vécu avec les premiers disciples, nous témoignons avant tout de notre rencontre personnelle avec le Christ, mais nous attestons aussi de la transmission de l'expérience première des disciples au travers d'une chaîne ininterrompue de témoins, et du fait que notre expérience personnelle est entièrement cohérente avec la mise par écrit par leurs témoignages dans les quatre récits des Evangiles, attestée pour nous par l'Esprit saint lors de notre rencontre personnelle avec le Christ :

- **Qui dit témoignage dit aussi fidélité rigoureuse à l'évènement** dont on est témoin : « tout l'évènement, rien que l'évènement » ; le témoin ne peut rien ajouter, ni retrancher, mais il parle avec ses mots à lui, en cherchant à être compris, et donc à s'adapter à celui qui l'écoute ;

- **Qui dit témoignage dit également pluralité des témoins** pour attester de l'évènement. La loi juive imposait au moins deux témoins, ce qui explique l'envoi des apôtres en binôme, le constat du tombeau vide par Pierre et Jean, le témoignage des deux disciples d'Emmaüs, l'envoi en mission de Paul et Barnabé, mis tous deux à part par l'Eglise d'Antioche pour la mission, … Cette exigence se retrouve aussi bien dans les évangiles que dans les récits des Actes, même si parfois un seul parle et si l'autre se limite à attester publiquement de la vérité de ce qui a été dit. On ne doit jamais être seul pour

---

[10] Matthieu 10, 18 : vous serez menés, à cause de moi, devant des gouverneurs et devant des 10 rois, pour servir de **témoignage** à eux et aux païens. Marc 13, 9 : Prenez garde à vous-mêmes. On vous livrera aux tribunaux, et vous serez battus de verges dans les synagogues; vous comparaîtrez devant des gouverneurs et devant des rois, à cause de moi, pour leur servir de **témoignage**. Luc 21, 12-13 : Mais, avant tout cela, on mettra la main sur vous, et l'on vous persécutera; on vous livrera aux synagogues, on vous jettera en prison, on vous mènera devant des rois et devant des gouverneurs, à cause de mon nom. Cela vous arrivera pour que vous serviez de **témoignage**. Matthieu 24, 14 : Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de **témoignage** à toutes les nations. Alors viendra la fin. Luc 24, 48 : Vous êtes **témoins** de ces choses. Jean 15, 27 : et vous aussi, vous rendrez **témoignage**, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. Jean 21, 24 : C'est ce disciple qui rend **témoignage** de ces choses, et qui les a écrites. Et nous savons que son **témoignage** est vrai. Actes 26, 16 : Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds; car je te suis apparu pour t'établir ministre et **témoin** des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai. Actes 23, 11 : La nuit suivante, le Seigneur apparut à Paul, et dit: Prends courage; car, de même que tu as rendu **témoignage** de moi dans Jérusalem, il faut aussi que tu rendes **témoignage** dans Rome. 1 Timothée 6, 12 : Combats le bon combat de la foi, saisis la vie éternelle, à laquelle tu as été appelé, et pour laquelle tu as fait une belle confession en présence d'un grand nombre de **témoins**. Apocalypse 11, 3 : Je donnerai à mes deux **témoins** le pouvoir de prophétiser, revêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours. Hébreux 12, 1 : Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de **témoins**, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte Actes 26, 22 : Mais, grâce au secours de Dieu, j'ai subsisté jusqu'à ce jour, rendant **témoignage** devant les petits et les grands, sans m'écarter en rien de ce que les prophètes et Moïse ont déclaré devoir arriver, 1 Corinthiens 2, 1 : Pour moi, frères, lorsque je suis allé chez vous, ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je suis allé vous annoncer le **témoignage** de Dieu. 2 Thessaloniciens 1, 10 : lorsqu'il viendra pour être, en ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru, car notre **témoignage** auprès de vous a été cru.

être un témoin crédible, sans oublier néanmoins que l'Esprit saint peut être conduit, dans certaines circonstances, à « agir comme second témoin » ;

- **Qui dit témoignage dit qu'il y a un enjeu réel** concernant la vérité de l'évènement dont on témoigne, pour celles et ceux devant qui le témoignage est attesté. Il n'y a pas besoin de témoignage, et donc de témoins requis, pour ce qui est très majoritairement considéré comme étant sans enjeu et pour lequel une société vit très bien avec une pluralité d'opinions qui ne dérange en fait personne. Mais si l'enjeu est fort, le témoignage peut alors déranger et être récusé par celles et ceux qui ont intérêt à ce que l'évènement dont on témoigne soit discrédité, ridiculisé ou réfuté au profit d'une autre « vérité » ;

- **Qui dit témoignage dit témoin**, quelqu'un qui a vu et entendu, avec sa personnalité, son histoire, ses faiblesses. Le témoin ne peut pas s'attendre à être cru dans tous les cas, même lorsqu'il est profondément sincère et n'offre pas prise à la contradiction dans l'énoncé même de son témoignage et dans sa vie. Il peut même s'attendre à ce que l'importance de l'enjeu conduise d'autres parties à le mettre personnellement en cause, à l'attaquer et à le traiter comme un ennemi de la vérité, voire de la société. Dès lors il se pose de manière consubstantielle au témoignage la question de la crédibilité du témoin, de son « authenticité ». Aujourd'hui comme hier, mais encore plus qu'hier, le témoin est cru ou rejeté a priori sur la base de sa vie, sur sa manière d'être et pas seulement sur ses paroles. Il est attendu de lui une cohérence interne, un je-ne-sais -quoi qui impose le respect et force la crédibilité[11] ;

- **Qui dit témoignage dit enfin un engagement**, une fidélité à l'évènement dont on témoigne, engagement qu'il n'est pas possible de borner, de limiter a priori : le témoin ne peut pas savoir jusqu'où le témoignage le mènera, du fait même de la logique rappelée aux deux précédents points. Il y a en quelque sorte un « prix à payer », au moins potentiellement, pour témoigner, un coût qu'il convient d'avoir envisagé, identifié et accepté. Jésus n'a pas cessé de le dire et redire, concernant notamment la condition du disciple qui n'est pas plus grand que son maître, et qui peut donc légitimement attendre à être traité comme son maître qui, lui aussi, revendiquait de témoigner du projet de son Père pour l'homme[12]. En grec μαρτυρέω signifie témoigner, rendre témoignage ; mais c'est le mot grec qui a donné le terme chrétien de martyr, c'est-à-dire le témoin qui accepte de souffrir violence pour affirmer (confirmer) la vérité de ce dont il témoigne. Dans nos sociétés occidentales modernes, le plus souvent, ce n'est pas l'enjeu de la vie ou de la mort biologique, mais celui qu'en-dira-t-on, de la réputation qui se fait et se défait, qui peut aller jusqu'à tuer socialement.

---

[11] Saint Paul aime utiliser l'image de la lettre : « *Vous êtes manifestement une lettre de Christ,* 12 *écrite, par notre ministère, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les coeurs*. » (2 Co 3,3). Il dit en quelque sorte « Vous êtes la lettre de l'évangile que votre entourage peut voir. Elle est écrite par l'Esprit de Dieu et témoigne de la nouvelle vie en vous. Votre vie transformée atteste de la réalité de l'évangile.

[12] Le témoignage peut en effet porter aussi sur ce qu'est une personne au travers de son comportement dans les évènements dont nous sommes témoins. D'où la conception chrétienne du martyr, qui est la forme suprême du témoignage qui atteste de l'évènement « Jésus ressuscité » au prix même du don de sa vie. En effet μαρτυρέω (martureo) est un terme grec trouvé 80 fois dans la Bible, qui peut être traduit en français par témoigner, rendre témoignage.

Notons que le mot « témoignage » est également largement repris par l'exhortation apostolique de Paul VI en 1975, « Evangelii Nutiandi[13]» sur l'évangélisation dans le monde moderne (après le synode des évêques de 1974), mais curieusement en semblant dissocier le témoignage de vie « *sans parole* » et l'annonce « *claire, sans équivoque, du Seigneur Jésus* ». On peut considérer qu'il s'agit en fait d'une réaction à certaines 10 tentatives de pastorale d'évangélisation sans annonce explicite de Jésus-Christ, des années 1960-70, qui revendiquaient d'être fondées sur la spiritualité de l'enfouissement (nous y reviendrons ultérieurement)[14]. Gardons aussi en mémoire que Jean-Paul II a beaucoup cité une phrase de « Evangelii nuntiandi » : « ***l'homme contemporain croit plus les témoins que les maîtres, ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins.*** ». La dimension du témoignage de vie comme condition essentielle de la crédibilité de l'annonce de Jésus-Christ est ainsi fortement mise en avant.

La dimension de l'envoi est complémentaire à celle du témoignage, car l'envoi signifie que le témoin reçoit cette mission de témoigner, qu'il ne s'en empare pas, qu'il ne peut pas faire autrement que de témoigner. Dans la vie sociale ou professionnelle, un envoi par une « autorité » est « contraignant » pour celui qui est envoyé : celui-ci n'est pas habilité à faire autre chose que ce pourquoi il a été envoyé, ni à aller ailleurs que là où il a été envoyé.

Accepter d'être envoyé pour témoigner ne va donc pas de soi, et le livre des Actes des apôtres est là pour nous montrer combien les débuts de la mission n'ont pas été un long fleuve tranquille, la simple déclinaison en actes logiques de l'envoi initial, et ceci malgré le souvenir brûlant des paroles de Jésus. A plusieurs reprises, les disciples, témoins du Christ ressuscité, ont dû être bousculés, à la fois dans leurs projets et dans leurs convictions les plus profondes et les plus respectables. A plusieurs reprises, ce sont les évènements, heureux ou malheureux, et/ou des personnes anonymes, qui ont créé une situation que les apôtres ont ensuite reconnue et assumée dans un second temps, comme

---

[13] « ***L'Evangile doit être proclamé d'abord par un témoignage****. Voici un chrétien ou un groupe de chrétiens qui, au sein de la communauté humaine dans laquelle ils vivent, manifestent leur capacité de compréhension et d'accueil, leur communion de vie et de destin avec les autres, leur solidarité dans les efforts de tous pour tout ce qui est noble et bon. Voici que, en outre, ils rayonnent, d'une façon toute simple et spontanée, leur foi en des valeurs qui sont au-delà des valeurs courantes, et leur espérance en quelque chose qu'on ne voit pas, dont on n'oserait pas rêver.* ***Par ce témoignage sans paroles****, ces chrétiens font monter, dans le coeur de ceux qui les voient vivre, des questions irrésistibles : Pourquoi sont-ils ainsi ? Pourquoi vivent-ils de la sorte ? Qu'est-ce — ou qui est-ce — qui les inspire ? Pourquoi sont-ils au milieu de nous ? Un tel témoignage est déjà proclamation silencieuse mais très forte et efficace de la Bonne Nouvelle. Il y a là un geste initial d'évangélisation. Les questions que voilà seront peut-être les premières que se poseront beaucoup de non chrétiens, qu'ils soient des gens à qui le Christ n'avait jamais été annoncé, des baptisés non pratiquants, des gens qui vivent en chrétienté mais selon des principes nullement chrétiens, ou des gens qui cherchent, non sans souffrance, quelque chose ou Quelqu'un qu'ils devinent sans pouvoir le nommer. D'autres questions surgiront, plus profondes et plus engageantes, provoquées par ce témoignage qui comporte présence, participation, solidarité, et qui est un élément essentiel, généralement le tout premier, dans l'évangélisation. A ce témoignage, tous les chrétiens sont appelés et peuvent être, sous cet aspect, de véritables évangélisateurs. Nous pensons spécialement à la responsabilité qui revient aux migrants dans les pays qui les reçoivent*. »
Et cependant cela reste toujours insuffisant, ***car le plus beau témoignage se révélera à la longue impuissant s'il n'est pas éclairé, justifié — ce que Pierre appelait donner " les raisons de son espérance " —, explicité par une annonce claire, sans équivoque, du Seigneur Jésus****. La Bonne Nouvelle proclamée par le témoignage de vie devra donc être tôt ou tard proclamée par la parole de vie. Il n'y a pas d'évangélisation vraie si le nom, l'enseignement, la vie, les promesses, le Règne, le mystère de Jésus de Nazareth Fils de Dieu ne sont pas annoncés. »*

[14] Même si « Evangeli nuntiandi » revient sur la question du témoignage de vie « sans parole » avec la phrase suivante : « *Saint Pierre l'exprimait bien lorsqu'il évoquait le spectacle d'une vie pure et respectueuse, "* ***gagnant sans paroles même ceux qui refusent de croire à la Parole*** *"* ».

étant cohérentes avec les paroles du Christ, comme traduisant le projet de Dieu et comme révélant la présence du Saint esprit à l'oeuvre.

Ce sont en effet ces expériences concrètes qui ont été inlassablement relues et méditées (selon la logique même des livres de la Première alliance et de l'impératif «Zakhor» (souviens toi !), répété 169 fois avec ses différentes conjugaisons). Ce sont elles qui ont construit la compréhension de la mission chrétienne. Le vécu est premier, et c'est la relecture, la mémoire vivante et actualisée (et actualisatrice), qui permet de discerner l'action de l'Esprit saint comme acteur premier de la mission.

Brève relecture partielle du livre des Actes des apôtres, qui mériterait d'être appelé livre des Actes de l'Esprit saint

Au début du livre des Actes, Jésus annonce : « *Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* » (Actes 1, 8).

A la Pentecôte, la première réalisation de la promesse concerne certes le don de l'Esprit, mais aussi le témoignage « *jusqu'aux extrémités de la terre* ». Le coup d'essai est un coup de maître, et contient déjà en germe toute la suite selon une logique à la fois juive et chrétienne : tout est déjà fait, et pourtant tout reste à faire ; c'est la relecture incessante de l'évènement qui permet son actualisation dans notre vie.

En effet, à la grande fête juive de la Pentecôte, Shavouot (en hébreu שבועות†), la fête des Moissons, encore appelée fête des Semaines, cinquante jours (sept semaines de sept jours) après Pâques, une des trois grandes fêtes de pèlerinage[15], le peuple juif se rassemble à Jérusalem. La diaspora est représentée à ce qui est alors compris et vécu comme la grande fête de l'alliance de Dieu avec son peuple. « *Or il y avait en séjour à Jérusalem des Juifs, hommes pieux,* ***de toutes les nations qui sont sous le ciel****.* »

Il n'y a manifestement aucune préméditation de la petite communauté apeurée des disciples réunis. Ce n'est pas elle qui a choisi le moment. Mais l'Esprit saint qui les emplit leur donne le privilège de parler à la foule bigarrée de tous ceux qui sont présents pour la fête juive ou pour leurs affaires, aux juifs venus de Judée, de Samarie et de Galilée, à des romains en résidence dans la préfecture de Judée, mais aussi à des juifs (et à des prosélytes) de la diaspora : « *Parthes, Mèdes et Elamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Egypte et de cette partie de la Libye qui est proche de Cyrène, Romains en résidence, tant Juifs que prosélytes, Crétois et Arabes* ». Ce sont les « extrémités de la terre » alors connue qui écoutent le discours de Pierre, et qui seront informées par le retour de la diaspora dans ses lieux ordinaires de vie ou au gré de leurs voyages (Cf. ce qui se passera à Antioche

---

[15] La Pentecôte était la célébration de clôture de la Pâque, cinquante jours après, où l'on offre à Dieu du pain levé et plus du pain sans levain, comme à Pâques. Les fêtes juives sont liées aux grandes étapes de l'histoire du salut. La Pâque étant devenue la célébration de la sortie d'Égypte, la fête des Semaines a été reliée assez naturellement à la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï : « *Le troisième mois après leur sortie d'Égypte, aujourd'hui même (= le jour de la Pentecôte), les fils d'Israël arrivèrent au désert de Sinaï.* » (Exode 19,1). Utilisant cette référence, les Israélites firent de la fête des Semaines, qui existait déjà, la commémoration de l'Alliance. La Pentecôte était la fête la plus importante pour la communauté des Esséniens (qui s'appelait elle-même la "Communauté de la Nouvelle Alliance"). Ils la célébraient comme la Fête du renouvellement de l'Alliance.

de Syrie). C'est Babel (ethnies, pays et peuples, caractérisés par les diversité des langues) qui entend le message de la Bonne nouvelle, mais Babel venue aux apôtres, et pas à la suite d'un « mouvement » des apôtres. Ceux qui ont été touchés dans leur coeur et repartent chez eux après la fête repartent avec cette expérience, en gardant en mémoire le kérygme[16] tel que Pierre l'a annoncé. En quelque sorte, tout est déjà réalisé, pourtant tout reste à faire.

Mais ensuite on ne parle que de la communauté à Jérusalem, de sa vie et de ses problèmes, sans jamais qu'on entrevoit un élargissement des horizons de l'évangélisation. Il faudra la crise déclenchée par Etienne, un juif helléniste adepte du Christ, pour qu'une « *violente persécution se déchaîna contre l'Eglise de Jérusalem. Tous, à l'exception des apôtres, se dispersèrent dans les campagnes de Judée et de Samarie.* ». Cette dispersion concerne essentiellement la branche helléniste de la communauté chrétienne de Jérusalem, les apôtres (et sans doute la branche judéenne et hébraïsante de la communauté) ne semblant a priori pas concernés ; il n'est d'ailleurs pas garanti que ces derniers se reconnaissent pleinement dans les attaques d'Etienne contre le Temple[17]. « *Ceux-là donc qui avaient été dispersés s'en allèrent de lieu en lieu en annonçant la parole de la Bonne Nouvelle. C'est ainsi que Philippe, qui était descendu dans une ville de la Samarie, y proclamait le Christ.* ». Le « programme » annoncé par Jésus et réalisé paradoxalement à la Pentecôte commence donc à se mettre en place, mais sans que les apôtres n'y soient pour quelle chose. La Parole accueillie en Samarie accomplit les oracles sur la réunification de toutes les tribus d'Israël (cf. Amos 9,11-12[18], cité en Actes 15,16-17).

Nous ne sommes donc pas en face d'un projet d'évangélisation bien planifié, ni d'une initiative des apôtres, mais devant la « conséquence collatérale » d'une fuite devant la persécution, d'une partie seulement de la communauté de Jérusalem. Notons que la

---

[16] Le kérygme (du grec ancien κήρυγμα / kérugma, « proclamation à voix haute », de κῆρυξ / kêrux, le « héraut ») désigne, dans le vocabulaire religieux chrétien, le contenu essentiel de la foi en Jésus-Christ annoncée et transmise aux non-croyants par les premiers chrétiens. Cette profession de foi se compose de trois énoncés : 1) Jésus-Christ est le Messie, le Fils de Dieu ; 2) il est mort et il est ressuscité, et celui qui parle en rend témoignage personnellement ; 3) il appelle à la conversion.

[17] Actes 2, 46-47 : « *Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de coeur, louant Dieu, et trouvant grâce auprès de tout le peuple.* »

[18] Amos 9, 11-12 : « *En ces jours-là, je relèverai la hutte branlante de David, je réparerai ses brèches, je relèverai ses ruines, je la rebâtirai comme aux jours d'autrefois, afin qu'ils possèdent le reste d'Edom et toutes les nations qui furent appelées de mon nom, oracle de Yahvé qui a fait cela.* »

tonalité « anti-Temple de Jérusalem » du discours d'Etienne[19] (et sans doute plus largement de la branche helléniste de la communauté de Jérusalem), en partie responsable de la crise et de la dispersion qui s'en est suivie, devait donner au discours de ceux qui annonçaient la Bonne nouvelle une tonalité plus facile à entendre par les samaritains. En effet ceux-ci sont certes des « schismatiques » qui partagent bien avec le peuple juif les cinq premiers livres de la Bible (le Pentateuque) ; mais une partie importante des conflits portait sur la place de Jérusalem et de son temple dans la foi (cf. le récit de la Samaritaine dans l'Evangile selon Jean, au chapitre 4). Très clairement, pour se faire entendre des samaritains, avec qui les tensions et oppositions étaient traditionnellement fortes, mieux valait ce discours que celui qu'auraient tenu, selon toute vraisemblance, les apôtres au stade où ils en étaient alors de leur compréhension de l'articulation entre leur judaïsme et leur foi dans le Christ ressuscité. L'Esprit saint a bien fait les choses.

Une nouvelle étape va être franchie avec l'expérience déconcertante de Philippe[20], un des disciples juifs hellénistes, qui s'était initialement réfugié en Samarie, mais qui à qui l'Esprit saint ordonne d'aller sur la route du Sud, celle qui va vers l'Egypte (et au-delà, vers la Nubie). L'ordre que reçoit Philippe de l'Ange du Seigneur est apparemment absurde[21] : partir à midi, l'heure la plus chaude, sur une route où il n'y a personne, qui mène vers le pays de l'esclavage du peuple hébreu… Il y rencontre un eunuque éthiopien, au statut incertain[22] au regard de la Loi de Moïse, qui est présentement le symbole de l'espérance

---

[19] Actes 7, 44-50 : « *Nos pères au désert avaient la Tente du Témoignage, ainsi qu'en avait disposé Celui qui parlait à Moïse, lui enjoignant de la faire suivant le modèle qu'il avait vu. Après l'avoir reçue, nos pères l'introduisirent, sous la conduite de Josué, dans le pays conquis sur les nations que Dieu chassa devant eux; ainsi en fut-il jusqu'aux jours de David. Celui-ci trouva grâce devant Dieu et sollicita la faveur de trouver une résidence pour la maison de Jacob. Ce fut Salomon toutefois qui lui bâtit une maison.* ***Mais le Très-Haut n'habite pas dans des demeures faites de main d'homme;*** *ainsi le dit le prophète: Le ciel est mon trône et la terre l'escabeau de mes pieds: quelle maison me bâtirez-vous, dit le Seigneur, et quel sera le lieu de mon repos? N'est-ce pas ma main qui a fait tout cela?* »
Notons que ce discours (qui fait écho à celui de Jésus à la Samaritaine, dans l'évangile selon Jean) n'est alors clairement pas celui des apôtres qui fréquentent assidument le temple et accomplissent toutes les obligations rituelles de la foi juive orthodoxe. Rappelons que Jésus avait refusé l'alternative Garazim ou Jérusalem posée par la Samaritaine : Dieu est partout, et l'adoration qui lui est due ne saurait être liée à tel ou tel lieu. Il annonce ainsi un changement radical dans le culte et la relation de l'homme à Dieu. Toutefois il affirme la supériorité du culte célébré à Jérusalem, pur de tout syncrétisme ; « le salut vient des Juifs » qui, seuls, « adorent ce qu'ils connaissent », alors que les Samaritains « adorent ce qu'ils ne connaissent pas »

[20] il ne s'agit pas de l'apôtre, qui apparaît dans les listes des Douze (Luc 6,18 et parallèles en Marc et Matthieu) et se trouve particulièrement mis en avant dans l'évangile de Jean (1,43-46 ; 6,5.7 ; 12,21-22, 14,8-9) ; mais de l'un des Sept, les «Hellénistes» institués par les apôtres pour le service des tables (diakonia, en grec, d'où l'appellation de diakonos, diacre, qui leur est donnée), en Actes 6,1-5.

[21] Mais peut-être se souvient-il du Cantique : « *Où mèneras-tu paître le troupeau, où le mettras-tu au repos à l'heure de midi ?* » (Cantique 1,8) ; et de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine « à la sixième heure » (Jean 4,7).

[22] Cf. Deutéronome 23, 1 : « *Celui dont les testicules ont été écrasés ou l'urètre coupé n'entrera point dans l'assemblée de l'Éternel* ». Mais rien n'est définitif, car Ésaïe 56, 3-5 (oracle du Troisième Isaïe pour annoncer la fin de toute exclusion) dit : « *Que l'étranger qui s'attache à l'Éternel ne dise pas: L'Éternel me séparera de son peuple! Et que l'eunuque ne dise pas: Voici, je suis un arbre sec! Car ainsi parle l'Éternel: Aux eunuques qui garderont mes sabbats, Qui choisiront ce qui m'est agréable, Et qui persévéreront dans mon alliance, Je donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un nom Préférables à des fils et à des filles; Je leur donnerai un nom éternel, Qui ne périra pas.* »

eschatologique d'Israël en train de s'accomplir[23]. Il est venu en pèlerinage à Jérusalem, et donc peut être considéré comme déjà intégré dans la mouvance active du judaïsme et de ses observances : c'est un « quasi-juif », peut-être un « prosélyte de la porte[24] », qui observe certaines lois juives mais sans aller jusqu'à la circoncision. C'est à partir d'une question de compréhension sur le 4ème chant du serviteur dans le livre d'Esaïe, que se fait l'annonce de la Bonne nouvelle à un étranger en recherche de Dieu, familier des Ecritures mais qui n'est pas enfermé dans une tradition d'interprétations. Notons néanmoins que c'est l'eunuque, et non pas Philippe, qui a l'initiative, et que c'est lui qui demande librement à être baptisé[25] : Philippe est « instrumentalisé » par l'Esprit saint d'un bout à l'autre de cette histoire.

Philippe se retrouve ensuite mystérieusement sur la route de Césarée qu'il finit par rejoindre. Césarée est la ville nouvelle fondée par Hérode le Grand en hommage à l'empereur romain, la ville la plus romaine (et donc la plus païenne) de la préfecture de Judée, la ville que les juifs pieux tentent d'éviter autant que possible. Quant à Pierre, ce n'est pas spontanément qu'il va à Césarée : il parle et manifeste la puissance de Dieu à Lydda et Joppé (l'actuelle Jaffa, devenue un faubourg de Tel-Aviv), des villes côtières moins compromettantes pour un juif pieux. Mais c'est bien à Césarée que va se jouer l'étape suivante qui va voir la Bonne nouvelle annoncée à un païen, qui plus est membre des forces d'occupation romaines, même s'il est bienveillant et sympathisant avec les croyants juifs. Le centurion romain prie Dieu sans cesse, et fait de larges aumônes, mais ne semble pas versé dans les Ecritures saintes, ni particulièrement intégré dans les observances du judaïsme.

Si Pierre est le personnage principal du récit, il n'est pas possible de dire qu'il en est l'acteur principal, car là-aussi c'est l'Esprit saint qui mène la danse : Pierre « suit », non sans mal, car il doit commencer par renoncer à certaines de ses convictions les plus fondamentales de croyant juif et strict observant de la Loi de Moïse, dans le domaine du pur et de l'impur, via les prescriptions alimentaires. Tout autant que sur la « conversion » du centurion Corneille, le récit insiste sur la « conversion » de Pierre au terme d'une « préparation psychologique » par l'Esprit saint (via une vision pendant l'heure de la sieste), qui cherche à dépasser la résistance horrifiée de Pierre : « *Oh non! Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé de souillé ni d'impur!* » (Actes 10, 14). Il s'agit en effet de se libérer des barrières physiques et psychologiques sur le pur et l'impur, qui à la fois constituent et isolent le peuple élu dans sa vocation à servir Dieu et Lui-seul.

Se rend-on aujourd'hui bien compte de la rupture à laquelle Pierre a dû consentir pour affirmer publiquement : « *Je constate en vérité que Dieu ne fait pas acception des*

---

[23] tous viendront à Jérusalem, sur «la montagne sainte», adorer le vrai Dieu (cf. Isaïe 66,18-20 ; Zacharie 8,20-23 ; 14,16-21 ; et aussi Psaume 68,32 : « *Depuis l'Égypte des grands viendront, l'Éthiopie tendra les mains vers Dieu* »)

[24] Terminologie du Moyen-Âge

[25] La formule : «qu'est-ce qui empêche…» est la même que celle utilisée par Pierre face au centurion Corneille et à sa famille : «Peut-on refuser (littéralement : empêcher) l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint aussi bien que nous ?» (Actes 10,47). Avec cet eunuque éthiopien, c'est la première fois qu'est mentionnée dans le livre des Actes l'utilisation de l'eau qui devient vite la norme des premières communautés (cf. Actes 10,47 qui parle de «l'eau du baptême»). Le début des Actes est en effet marqué par une opposition : «Jean, lui, a baptisé avec de l'eau, mais vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés» (Actes 1,5) ; et Pierre, dans son premier discours après la Pentecôte, parle seulement de baptême «au nom de Jésus Christ» (2,38), sans précision sur la forme du rite. Cela évoque également Zacharie 13,1 : «En ce jour-là il y aura une fontaine ouverte (…) pour laver péché et souillure».

personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. » (Actes 10, 34-35), pour annoncer la Bonne nouvelle à ce païen et aux siens, et pour déclarer enfin : « *Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint aussi bien que nous ?* » (Actes 10, 47) après avoir constaté que l'Esprit saint était tombé sur tous ceux qui écoutaient la parole ?

On comprend bien combien ce fut plus difficile encore à accepter pour les croyants circoncis (donc des juifs pieux adeptes de Jésus reconnu comme Christ) de Jérusalem. Et c'est la parole de Jésus qui figure en tête du livre des Actes qui les convainct (Actes 1, 5 : « *Jean, lui, a baptisé avec de l'eau, mais vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés* »), car elle a été réalisée en actes sous les yeux de Pierre et de ses compagnons, qui en témoignent, même si c'est d'une manière « autre » que celle qui était imaginée car alors imaginable avant la manifestation de l'Esprit saint qui devance les schémas humains et prend l'initiative. La Parole de Dieu n'a pas changé, mais l'Esprit saint en révèle toutes les potentialités, bien au-delà des schémas et compréhensions que nous nous sommes construits. **Le vécu précède donc l'interprétation correcte de la Parole**.

Césarée est encore sur le territoire de la préfecture de Judée. Or c'est désormais à Antioche en Syrie, la troisième ville de l'empire romain (après Rome et Alexandrie), fondée par Séleucos Ier Nicator, initiateur d'une dynastie honnie du peuple juif[26], que se joue l'étape suivante. Une nouvelle fois, ce qui se passe n'est nullement planifié, ni n'est l'oeuvre des apôtres qui ne font que réagir, accompagner et fortifier ce qui a été semé par des anonymes, sans eux[27] : « I*l y avait toutefois parmi eux quelques Chypriotes et Cyrénéens qui, venus à Antioche, s'adressaient aussi aux Grecs, leur annonçant la Bonne Nouvelle du Seigneur Jésus. La main du Seigneur les secondait, et grand fut le nombre de ceux qui embrassèrent la foi et se convertirent au Seigneur. La nouvelle en vint aux oreilles de l'Eglise de Jérusalem, et l'on députa Barnabé à Antioche.* » (Actes 11, 20-22). Notons que des Chypriotes et des Cyrénéens faisaient partie des auditeurs du discours de Pierre dans le grand récit de la Pentecôte (Cf. supra). Tout se passe comme si Luc nous disait que c'est bien la dynamique enclenchée par l'Esprit saint lors de la fête de Shavouot à Jérusalem, qui porte ses fruits, sans aucune intervention volontariste de la première communauté chrétienne de Jérusalem. **Notons également que ce sont des convertis fraîchement baptisés qui sont acteurs de la mission**. Sur la base de cet acquis fondateur, la contribution de la communauté de Jérusalem (avec l'aide de Paul) est alors d'instruire « une foule considérable » : « *C'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de « chrétiens* » (Actes 11, 26).

C'est encore à Antioche que prend forme le premier projet planifié et structuré de mission, selon un modèle qui nous est plus familier, avec l'envoi en mission de Barnabé et Saül (Paul). Mais là encore le livre des Actes des apôtres insiste lourdement sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un projet conçu par un esprit humain, mais qu'il doit tout à l'Esprit saint : « *Or un jour, tandis qu'ils célébraient le culte du Seigneur et jeûnaient, l'Esprit Saint dit : « **Mettez-moi donc à part Barnabé et Saul en vue de l'oeuvre à laquelle je les ai***

---

[26] Cf. les deux livres des Maccabées, les Maccabées étant le surnom des frères qui ont combattu pour libérer Israël de l'oppression séleucide qui voulait effacer la spécificité d'israël et la dissoudre dans la culture grecque, ces frères se comportant comme des « marteaux » qui frappent les ennemis.

[27] On n'est pas très loin de la logique affirmée par Saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens : « *Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé; mais c'est Dieu qui donnait la croissance.* ***Ainsi donc, ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu****.* » (1 Corinthiens 3, 6-7)

***appelés** ». Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent à leur mission.* » (Actes 13, 2-3). Si le lecteur n'avait pas encore bien compris, la phrase suivante redit : « *Eux donc, envoyés en mission par le Saint Esprit,…* ». La suite du récit nous emmène dans les terres de culture grecque, cette culture qui avait été un ennemi mortel du judaïsme, avant de nous conduire à Rome, au centre de l'empire qui opprime Israël, …

Nous nous en arrêterons là, après néanmoins deux brèves considérations complémentaires sur la place de l'Esprit saint dans cette aventure fondatrice de l'Eglise, et donc aussi dans la mission d'aujourd'hui :

- les problèmes surgissent au fur et à mesure du vécu, de l'expérience de la mission : il ne s'agit jamais de l'application d'un programme préalablement défini dans toutes ses composantes et conséquences. Là aussi, il n'est pas simple de se défaire de ses a priori, de ses schémas mentaux, de ses convictions les plus profondes et les plus respectables, pour identifier des solutions nouvelles à des questions nouvelles. Le message écrit à l'issue de qu'on appelle le « concile de Jérusalem » a l'audace de conclure par la formule « ***L'Esprit saint et nous mêmes avons décidé de …*** » (Actes 15, 28). L'Esprit saint d'une certaine manière suscite le problème et le résout (mais au terme d'un processus coopératif avec les croyants), qui plus est sous une forme qui n'est pas forcément gravée dans un marbre intemporel, comme le montre la postérité des conditions imposées aux païens convertis ;
- l'Esprit saint nous déroute, au sens propre et au sens figuré. Paul avait prévu d'aller en Bithynie, mais une vision l'invite à passer en Macédoine, ce qu'il fait, après avoir expérimenté de difficultés sur lesquelles le livre des Actes n'est pas explicite sauf pour affirmer que c'est bien l'Esprit de Jésus qui agissait ainsi[28]. Nous pouvons concevoir les plus beaux projets de mission possible, mais c'est l'Esprit saint qui est à la barre. Certains de nos problèmes et de nos réticences ne viendraient-ils pas de notre méconnaissance de cette réalité profonde, d'une volonté insidieuse de faire de la mission « notre chose » ?

Enfin gardons en mémoire ce que nous apporte une nouvelle approche historienne de la dissémination de la foi chrétienne durant les deux premiers siècles, au travers de ce qu'on appelle « l'histoire des réseaux », aujourd'hui convoquée pour revisiter les origines du christianisme[29]. Il s'agit des réseaux locaux mais aussi internationaux qui ont permis notamment à Saint Paul et aux autres premiers évangélisateurs de se déplacer, d'être accueillis, d'écrire des lettres, d'avoir accès à des enceintes de diffusion de la Bonne nouvelle, mais aussi d'envoyer de l'argent. Parmi ces réseaux, il faut compter ceux de la diaspora juive, ceux des métiers exercés par les évangélisateurs, ceux de l'hospitalité grecque, ceux des clientèles romaines, avant la constitution progressive des réseaux épiscopaux. Dans le contexte du XXIème siècle, la logique des réseaux résonne fortement dans notre vie quotidienne et stimule notre imaginaire, nous sensibilisant aux potentialités de ces réseaux pour l'évangélisation.

---

[28] Actes 16, 7-10 : « *Parvenus aux confins de la Mysie, ils tentèrent d'entrer en Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ils traversèrent donc la Mysie et descendirent à Troas. Or, pendant la nuit, Paul eut une vision: un Macédonien était là, debout, qui lui adressait cette prière: "Passe en Macédoine, viens à notre secours! » Aussitôt après cette vision, nous cherchâmes à partir pour la Macédoine, persuadés que Dieu nous appelait à y porter la Bonne Nouvelle*. »

[29] Cf. par exemple : La diffusion du christianisme aux Ier-IIe siècles, L'église des réseaux, par Marie-Françoise Baslez, Centre Sèvres | « Recherches de Science Religieuse », 2013/4 Tome 101 | pages 549 à 576 : Article disponible en ligne à l'adresse : https://www.cairn.info/revuerecherches-de-science-religieuse-2013-4-page-549.htm

Les quatre modèles d'évangélisation selon le « Nouveau Testament »

Les exégètes ont identifié depuis longtemps la similitude des discours d'évangélisation dans les Actes des apôtres, et l'existence de deux types, selon que les apôtre s'adressent à des croyants enracinés dans la Parole de Dieu, ou à des païens. C'est un originalité du Père Marcel Dumais (o.m.i.[30]), professeur émérite du Nouveau Testament l'Université Saint-Paul à Ottawa et ancien membre de la Commission Biblique Pontificale que de réfléchir à la typologie des discours d'annonce de la Bonne nouvelle dans l'ensemble du Nouveau Testament, et d'avoir dégagé et articulé quatre types[31] qui lui semblent encore aujourd'hui pertinents pour la « nouvelle évangélisation ».

Les quatre modèles d'évangélisation qu'il dégage ont deux grands points communs :

- d'une part, l'évangélisateur part des gens, de leur quête humaine et spirituelle et il utilise leur langage ;
- mais d'autre part, l'évangélisateur apporte du neuf, car par ses manières d'être et par ses paroles, il questionne et ouvre le désir, tout en respectant la liberté et la décision d'autrui.

Dumais affirme que les Actes des Apôtres témoignent que « *l'évangélisation première ne consiste pas en un enseignement doctrinal ou moral. La foi chrétienne n'est pas d'abord l'adhésion à un contenu doctrinal ou à des valeurs morales. La foi chrétienne, c'es essentiellement la rencontre de Quelqu'un avec qui on développe une relation et par qu'on se laisse transformer* »[32].

Tout en revendiquant un enracinement profond et sans cesse actualisé dans les Ecritures, vues comme étant normatives et donnant un langage qui reste une référence vivante au-delà du temps qui nous sépare désormais de Jésus et de ses premiers disciples[33], il présente le chemin de l'évangélisation d'aujourd'hui d'abord comme un chemin de

---

[30] O.m.i. : Oblats de Marie Immaculée, congrégation cléricale missionnaire de droit pontifical qui se consacre principalement aux missions, fondée à Aix-en-Provence le 25 janvier 1816 par saint Eugène de Mazenod (1782-1861), prêtre français du diocèse de Marseille. Les Oblats sont connus notamment au Québec comme étant les promoteurs de la colonisation des Premières Nations qui peuplaient les terres du Québec bien avant leur arrivée. Les Oblats ont fondé l'Université d'Ottawa en 1848 et en ont assuré la direction jusqu'en 1966.

[31] Cette présentation doit beaucoup au mémoire de Beàta Maradics en 2016, sur « Le concept de l'évangélisation et ses fondements bibliques chez Marcel DUMAIS » (faculté de Théologie de l'Université catholique de Louvain). J'en cite de très larges extraits.

[32] Comme le dit Benoît XVI, « *à l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive.* »

[33] Il fait partie des théologiens contemporains qui présupposent « *le principe de la normativité de la Bible », affirmant que la Bible est « le lieu premier et privilégié de la Parole de Dieu et de la foi* ». Mais, en même temps, il précise que, pour lui, il s'agit d'un « langage normatif », c'est-à-dire que « *le langage de la Bible est notre langage primordial, originaire ; à ce titre, il est notre langage de référence* »

l'humanisation, de la renaissance (de l'eau et de l'Esprit), du passage du vieil homme à l'homme nouveau voulu par Dieu[34].

Les quatre modèles d'annonce de la Bonne nouvelle sont les suivants :

1 - **Le modèle kérygmatique, l'évangélisation des croyant**s : c'est le plus connu, celui de Pierre notamment le jour de la Pentecôte. Les nombreuses références explicites à des textes de l'Ancien Testament témoignent que Pierre part de l'univers des auditeurs juifs : il utilise le langage et le procédé midrashiques qui leur sont familiers. Selon la définition de l'auteur, le midrash est une forme littéraire, « une parole, un discours qui vise essentiellement à réinterpréter l'Écriture passée en fonction d'un nouvel événement ; à dévoiler un sens caché, inouï jusque là, d'un texte scripturaire à partir d'une nouvelle situation socio-historique ». Il s'agit d'un mode de pensée qui, instaurant un dialogue entre le passé et le présent, c'est-à-dire entre l'Écriture et la réalité historique des auditeurs, fait jaillir un sens nouveau. Comme l'annonce kérygmatique vise la conversion du coeur, il s'agit d'une évangélisation qui se situe au niveau du coeur, des « valeurs[35] profondes » (c'est-à-dire ce qui est parfait et désirable, qui « transfigure » une vie, qui fait vivre et mérite par là même qu'on « paie un prix » pour en témoigner), et non pas au niveau des idées, des doctrines, de l'enseignement moral ou de la catéchèse. En effet, ces derniers ne sont pas capables de mobiliser, de motiver les gens pour s'engager à donner leur vie pour une cause, en conséquence, ils ne convertissent pas. Ce sont des valeurs au sens défini précédemment, ce qui révèle l'homme plus grand que ce qu'il croit être, qui mobilisent et convertissent l'homme[36]. Pour l'auteur, parmi les diverses valeurs, c'est l'espérance qui est la plus importante pour les hommes d'aujourd'hui, car c'est elle qui

---

[34] Cf. Eloi Leclerc dans « Sagesse d'un pauvre » (1959) : « ***Évangéliser un homme, vois-tu, c'est lui dire : "Toi aussi tu es aimé de Dieu dans le Seigneur Jésus". Et ne pas seulement le lui dire, mais le penser réellement. Et ne pas seulement le penser mais se comporter avec cet homme de telle manière qu'il sente, qu'il découvre qu'il y a en lui quelque chose de sauvé, quelque chose de plus grand et de plus noble que ce qu'il pensait et qu'il s'éveille ainsi à une nouvelle conscience de soi. C'est cela lui annoncer la Bonne Nouvelle.*** »
Éloi Leclerc, né Henri Leclerc le 24 juin 1921 à Landerneau (Finistère) et mort le 13 mai 2016 à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), est un franciscain, prêtre et écrivain catholique (principalement sur François d'Assise), envoyé en Allemagne dans le cadre du STO, déporté à Buchenwald puis à Dachau, après avoir été accusé de propagande antinazie avec une soixantaine de séminaristes, prêtres et religieux. Il enseigne ensuite la philosophie au couvent de Metz puis au collège franciscain de Phalsbourg.

[35] Attention à ne pas faire la confusion entre cette « réhabilitation » et cette « mise en route » de l'homme du fait même du Christ, avec le risque, dénoncé notamment par le théologien Christoph Theobald, du « christianisme de valeurs » européen, qu'il « *ne faut pas mépriser car, au fond, il reprend la tradition chrétienne sur un plan purement éthique. Il motive encore beaucoup de gens (avec un versant patrimonial, un versant populaire, etc.). Mais on ne peut pas présupposer que ce soit un christianisme théologal, au sens où le « christien » se définit par un amour préférentiel pour la personne de Jésus Christ, présence mystérieuse de Dieu parmi nous*. ».
Il faut présentement comprendre les valeurs au sens des paraboles de Jésus (Mt 13, 44-46) sur le trésor caché et sur la perle précieuse : « *Jésus disait à la foule ces paraboles : « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache à nouveau. Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède et il achète ce champ*. » Ou encore : « *Le Royaume des cieux est comparable à un négociant qui recherche des perles fines. Ayant trouvé une perle de grande valeur, il va vendre tout ce qu'il possède, et achète la perle.* »

[36] Le P. Michel Deneken interpelle : « *Clairement, qu'est-ce que ça fait dans ma vie personnelle que Jésus soit ressuscité ? Il y a une vraie panne, aujourd'hui, des discours sur l'espérance, sur l'avenir et la beauté du monde qui atteint aussi l'Église.* »

donne de s'ouvrir à la foi et à un avenir. Et c'est la rencontre avec le Christ qui ouvre ces portes, en étant lui-même la porte[37] en même temps que le chemin, la vérité et la vie.

2 - **Le modèle d'Athènes, l'évangélisation des non-croyants** : Paul commence par la reconnaissance des aspects positifs de la culture religieuse des Athéniens : ils sont très « religieux » (Ac 17, 22) et vivent une certaine expérience du vrai Dieu car ils le vénèrent « sans le connaître » (v. 23) ; ils reconnaissent le Dieu Créateur qui a fait l'univers et tout ce qui y existe, et ils l'adorent comme « le Seigneur du ciel et de la terre » (v. 24). L'apôtre s'insère ensuite dans leur quête spirituelle dont témoigne l'autel consacré « Au dieu inconnu » (v. 23). Partant donc de leur désir de connaître le Dieu qui leur est inconnu, il leur annonce un Dieu qui n'est pas loin d'eux (v. 27). À la fin, il s'ouvre sur Jésus en le révélant comme la voie de la connaissance du vrai Dieu.
Le modèle d'Athènes révèle que l'évangélisation doit être adaptée à chaque personne dans sa propre culture ; il s'agit donc d'un modèle d'inculturation de la foi chrétienne, qui n'est pas christocentrique, mais plutôt théocentrique. En effet, l'intention de ces discours est que les non croyants prennent conscience de la présence et de l'action de Dieu, désirent le connaître et se tournent vers lui. Dès lors, il ne s'agit pas de présenter Jésus-Christ comme le Messie ou le Sauveur, mais plutôt comme la voie de la connaissance du vrai Dieu.
Mais dans le discours, il y a bien deux horizons de signification : pour le récepteur grec païen, l'horizon culturel hellénistique et pour l'orateur judéo-chrétien, l'horizon de précompréhension qui évoque la Bible. Selon Dumais, c'est sur ces deux horizons de sens que vient s'inscrire le sens chrétien : « *la polysémie du discours d'évangélisation, c'est-à-dire l'ambivalence voire l'ambiguïté de son langage, rend possible la communication du sens chrétien : le langage se fait évocateur, il permet le surgissement d'un sens neuf, c'est-à-dire l'accès de l'auditeur à la symbolique chrétienne.* ».

3 - **Le modèle évangélique d'humanisme, l'évangélisation des hommes sécularisés** : en méditant et en s'inspirant de la manière dont Jésus s'adresse aux hommes qu'il rencontre, notamment à ceux qui souffrent dans leur corps ou leur esprit, Dumais cherche à être fidèle au message de Jésus en décrivant ce modèle : il s'agit de présenter d'abord Jésus comme l'homme réussi, accompli (celui qui correspond parfaitement au projet de Dieu dès avant les siècles), et sa vie, son enseignement, comme un chemin du bonheur pour éveiller le désir de le connaître davantage et pour susciter la foi en l'homme Jésus. Le Fils de l'Homme manifeste en sa personne, dans ses paroles et ses actes, ce qu'est en profondeur l'homme dans le projet de Dieu, sa grandeur et sa vocation. L'approche évangélique d'humanisme est le premier pas sur le chemin d'évangélisation qui conduit au kérygme[38] : il s'agit d'abord d'être à l'écoute des personnes qui expriment leurs souffrances, leurs déceptions, leurs doutes, etc., ensuite, de témoigner par sa vie, éventuellement par ses paroles, la compassion et la vie heureuse, puis, d'ouvrir au

---

[37] « *Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. Il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages* » (Jean 10, 9)

[38] Le kérygme (du grec ancien κήρυγμα / kérugma, « proclamation à voix haute », de κῆρυξ / kêrux, le « héraut ») se compose de trois énoncés : 1) Jésus-Christ est le Messie, le Fils de Dieu ; 2) il est mort et il est ressuscité, et celui qui parle en rend témoignage personnellement ; 3) il appelle à la conversion.

Transcendant et au sens de la vie et, enfin, de proclamer sa foi en Jésus, Christ et Seigneur[39].
Dans ce modèle, ce n'est qu'après avoir confessé sa foi en Jésus homme, qu'on le reconnaît comme Christ et Seigneur. Dans les Béatitudes, Luc et Matthieu présentent le projet « humaniste » de Jésus comme programme de vie et de bonheur par lequel on peut réussir sa vie et être heureux. Pour le chrétien, les Béatitudes, en nous révélant le programme de vie et de bonheur voulu par Dieu pour l'homme, nous révèlent ipso facto qui est Dieu : elles nous dessinent le « visage de Dieu ». Pour l'auteur, les Béatitudes sont centrales[40] et sont reconnues comme « les portes d'entrée dans le Royaume parce que ce sont des formes concrètes de l'amour : l'amour de Dieu et des autres, la communion avec Dieu (les quatre premières) et avec les autres (les quatre suivantes). C'est un programme de vie jamais terminé […]. Évangéliser, c'est aider les personnes à trouver leur porte dans le Royaume, leur Béatitude »[41].

4 - Le modèle d'Emmaüs : l'évangélisation des disciples du Christ : Jésus prend l'initiative de rejoindre, sur leur chemin, ses disciples qui ont perdu toute leur espérance : il s'approche, il chemine à leur pas, il écoute leur conversation sans dire un mot (v. 13-16). Ensuite, Jésus s'insère dans leur conversation : en posant des questions, il les invite à s'exprimer davantage, non seulement sur les événements qu'ils vivent, mais surtout sur leurs sentiments profonds : leur bouleversement, leur déception, leur désespoir, et il les écoute jusqu'au bout, permettant aux disciples de se libérer progressivement et de s'ouvrir à la parole de Jésus (v. 17-24). Ayant leur confiance, Jésus s'adresse à eux : il prend la parole, d'abord pour ébranler ses interlocuteurs ; après les avoir secoués, il les invite à dépasser leurs visions étroites, intéressées, et ensuite, pour leur livrer la clé de l'interprétation de ce qui arrive, c'est-à-dire découvrir un sens aux événements, il les situe dans la perspective du projet de Dieu ; dans l'histoire du salut. En éclairant l'esprit et en réchauffant le coeur, Jésus fait renaître l'espérance dans le coeur de ses interlocuteurs (v. 25-27). Mais cela ne signifie pas qu'il prend l'initiative tout de suite ; il se laisse inviter. En proposant sans s'imposer, Jésus laisse libre autrui d'accepter ou de refuser ses paroles et sa personne.
Le récit d'Emmaüs dévoile deux dimensions de l'approche de Jésus : d'une part, la solidarité et la présence aux personnes, à leur vécu, à leurs souffrances et, d'autre part, le secouement des repliements et l'éveil, suivi d'un éclairage par la Parole.

Dumais est convaincu que « *le rôle d'évangélisateur n'est pas d'apporter Dieu aux gens. Dieu est déjà là. L'évangélisateur est appelé à aider les personnes à percevoir la présence de Dieu qui est toujours avec eux* ». Le P. Marcel Dumais insiste sur l'importance de la présence et de l'action de l'Esprit saint dans l'accomplissement de l'oeuvre de l'évangélisation, et invite celles et ceux qui s'engagent dans le chantier de la nouvelle

---

[39] Pour Dumais, une des clés pour comprendre le message central de l'Évangile, se trouve dans la parabole de l'Enfant prodigue (Lc 15, 11-32) qui, selon l'auteur, « *dévoile la motivation profonde du comportement de Jésus : il agit ainsi parce que Dieu le Père se comporte de cette façon avec les humains* ».

[40] Rappelons que dans les premières communautés chrétiennes, les chapitres 5 à 7 de l'Evangile selon Matthieu occupaient une place centrale dans la catéchèse, et devaient être apprises par coeur par les catéchumènes : ces trois chapitres s'ouvrent sur le choc des Béatitudes, comme une porte qui rend ensuite accessible tout ce qui suit.

[41] Se laisser évangéliser, c'est découvrir "l'homme nouveau" (Ep 4, 24) qui est en nous grâce à l'Esprit qui nous a été donné par Jésus-Christ et par le Père » (IL 164).

évangélisation à s'inspirer et à se laisser porter par l' Esprit saint qui crée toute chose nouvelle.

Là où, dans le contexte d'aujourd'hui, de nombreux théologiens reconnaissent l'importance primordiale de l'annonce kérygmatique par rapport à l'enseignement catéchétique (qui n'est que l'étape ultérieure et qui suppose de construire sur des fondations solides), ce que partage Dumais, ce dernier va un cran plus loin, et, comme Christoph Theobald[42], appelle l'attention sur la nécessité d'un travail évangélisateur plus basique qui, partant de l'humain, offre un chemin d'humanisation pour l'homme sécularisé en vue d'une vie humaine digne, réussie et heureuse.

S'inspirant des quatre modèles bibliques sus-mentionnés, le P. Marcel Dumais propose donc une évangélisation progressive qui s'adresse à tous, y compris à celles et ceux qui se disent chrétiens, embrasse donc les quatre champs de l'activité missionnaire de l'Église et fait appel, de manière articulée et cohérente, aux quatre modèles selon une approche progressive :

- d'abord un chemin d'humanisation pour l'homme sécularisé sur le modèle évangélique d'humanisme, qui révèle en Jésus un modèle d'humanité réussie et suscite le désir de le suivre ;
- ensuite une évangélisation en milieu païen : sur le modèle d'Athènes, on annonce le Dieu vivant aux non croyants en partant de leurs convictions et de leurs pratiques ;
- puis une évangélisation en milieu chrétien : sur le modèle kérygmatique, on proclame le kérygme aux croyants, dans un contexte marqué notamment (mais pas seulement) par le fait qu'en France 13% seulement des catholiques déclarent croire en la résurrection (7 % en la réincarnation, 40 % en quelque chose et 33 % en rien), conviction partagée par seulement 57% des pratiquants (1 % se prononcent pour la réincarnation, 29 % pour « quelque chose », et 8 % « rien »)[43] ;
- et enfin une « évangélisation des profondeurs », sur le modèle du récit des pèlerins d'Emmaüs, cette fonction ayant traditionnellement été assumée dans les premières communautés sur la base de l'Evangile selon Jean.

La nouvelle évangélisation et les pastorales missionnaires

Longtemps l'Eglise a mis l'accent sur l'annonce de la Bonne nouvelle aux gens qui ne l'avaient jamais entendu, ce qu'on appelle la mission « ad gentes » : cf. par exemple le décret Ad gentes, adopté par le concile Vatican II et promulgué par le pape Paul VI en 1965[44]. Mais le contexte qui a suivi le concile a beaucoup et rapidement changé, avec la

---

[42] Christoph Theobald, né à Cologne en 1946, est un théologien jésuite français de nationalité allemande, qui enseigne la théologie fondamentale depuis 1980 au Centre Sèvres à Paris. Il a publié en 2018 "Urgences pastorales », un ouvrage sur la situation de l'Église de France.

[43] Sondage TNS Sofres/logica d'avril 2009 ; il est peu vraisemblable qu'aujourd'hui la situation se soit significativement améliorée en termes de compréhension des enjeux du kérygme.

[44] il faut néanmoins noter au point 6 consacré à l'activité missionnaire, une ouverture à la problématique de ce qui sera ultérieurement appelée la « nouvelle évangélisation, manifestant une conscience que l'évangélisation n'est jamais définitivement acquise, même dans les pays de « vieille chrétienté » : « *En outre, il n'est pas rare que les groupes humains au sein desquels l'Église existe, ne soient complètement transformés pour des raisons diverses ; des situations nouvelles peuvent en résulter. L'Église doit alors examiner si ces situations exigent de nouveau une activité missionnaire.* »

prise de conscience massive de l'éloignement de nombreux chrétiens vis-à-vis de l'Eglise dans des pays anciennement chrétiens, conservant encore une certaine culture chrétienne, mais celle-ci devenant de plus en plus étrangère, incompréhensible, voire rejetée avec virulence. Mais contester ou rejeter, c'est encore se définir par rapport à la foi chrétienne.

L'étape suivante, qui décrit bien ce que nous constatons actuellement, est l'indifférence majoritaire : tout se vaut, ceci ne me concerne pas, les mots autrefois considérés comme forts et immédiatement porteurs de sens sont désormais vides et « disponibles » pour une pluralité de significations considérées toutes comme a priori respectables et de dignité équivalente. Sans exclure des bouffées de rejet virulent de l'Eglise à la faveur de scandales bien réels ou seulement supposés, cette indifférence vis-à-vis du christianisme vu au travers d'un passé sociologique peut même coexister avec une certaine bienveillance ou nostalgie d'une époque révolue sans retour possible.

Certains sociologues et théologiens[45] parlent de modernité liquide, où plus rien n'est solide[46], où l'idée même de Dieu s'estompe, dans un contexte de déstructuration croissante et généralisée des institutions. Cette situation a conduit l'Eglise à s'interroger en profondeur sur sa conception de la mission. Des réponses successives, se corrigeant les unes les autres dans le sens d'un approfondissement, ont été apportées, sans qu'on puisse considérer que le chantier est clos.

Notons que ce n'est pas la première fois dans l'histoire du christianisme qu'on prend conscience qu'il y a un grand écart entre ce qu'annonce l'Eglise et la société. Des grands historiens comme Georges Duby et Jean Delumeau rappellent les voix qui se sont élevées au sein de l'Eglise, à partir du XIVème siècle, pour estimer que l'Europe ne présentait que les apparences d'une chrétienté, le christianisme n'étant pleinement vécu que par une « élite ». D'où les efforts considérables qui ont suivi, tant de la part de l'Eglise catholique que des réformateurs protestants, pour « christianiser » (et non rechristianiser) l'Europe et chercher à évangéliser en profondeur tous les croyants, et pas seulement une élite. La déchristianisation décrite au XVIIIème siècle est parfois imputée aux limites du grand chantier de christianisation par la Contre-Réforme catholique durant la seconde moitié du XVIIème siècle. Le XIXème siècle européen, à l'issue de la Révolution française, est marquée par une volonté de « rechristianiser » l'Europe, autant que de « christianiser » les pays lointains. Au XXème siècle, le mouvement de l'Action catholique (et son projet : «

---

[45] Cf. notamment Zygmunt Bauman (sociologue britannique d'origine polonaise, 1925-2017) et Arnaud Join-Lambert, professeur de théologie à l'Université catholique de Louvain, né en 1968).
Selon les ouvrages de Bauman, la modernité liquide engendre une société qui ne supporte plus les postures asymétriques ou en tout cas les accueille au mieux avec méfiance. Elle se caractérise également par l'éclatement des valeurs et par des affiliations partielles et temporelles des individus à des groupes. Enfin une dimension caractéristique de la modernité liquide est le primat de l'authenticité pour évaluer une autorité : une personne doit être crédible pour que son discours soit reçu.
Par la suite j'emprunte de larges extraits à l'article d'Arnaud Join-Lambert : « La mission chrétienne en modernité liquide », dans la revue Etude de septembre 2017

[46] Cf. le livre de Mgr Albert Rouet : « Croire mais en quoi ? Quand Dieu ne dit plus rien ». Pour sa part Benoît XVI parle de l'« éclipse du sens de Dieu » qui est, selon lui, le défi majeur du début du troisième millénaire.
Discours de Benoît XVI aux Bernardins : « *Pour beaucoup, Dieu est vraiment devenu le grand Inconnu. Malgré tout, comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du Dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne.* » (contexte du Parvis des Gentils).

Refaisons chrétiens nos frères ») et les nombreuses initiatives prises notamment en France suite au choc du livre « France, terre de mission ? » (1943)[47] traduisent une prise de conscience douloureuse que la mission n'est pas seulement « au-delà des mers », mais bien au coeur de nos sociétés pourtant marquées historiquement, sociologiquement et psychologiquement par le christianisme.

En 1979, le pape Jean-Paul II introduisit, lors d'une homélie en Pologne[48], le vocabulaire de la « nouvelle évangélisation », qu'il utilisera ensuite abondamment tout au long de son pontificat. Il n'inventait pas le terme ; il le reprenait du document final de la Conférence épiscopale d'Amérique latine à Medellin en 1968[49]. Le pape visait alors essentiellement les sociétés de « vieille tradition chrétienne » où se manifeste l'éloignement d'une fraction grandissante de la population vis-à-vis de la foi chrétienne, dans une conception assez «

---

[47] A Pâques 1943, le cardinal Suhard recevait des aumôniers de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), Henri Godin et Yvan Daniel, une cinquantaine de pages intitulées « Mémoire sur la conquête chrétienne dans le milieu prolétaire ». C'est un dossier sans complaisance sur le recul du christianisme en France. Les auteurs partent d'un constat, fait dans les années 1930, par un universitaire, Gabriel Le Bras, sur l'évolution des pratiques religieuses en France. Dans certaines zones, le détachement à l'égard du catholicisme est très majoritaire, la pratique dominicale est inférieure à 10%, la pratique saisonnière (baptême, mariage, enterrement) recule, plus de 20% des enfants ne sont pas baptisés ; il s'agit de zones rurales, de quartiers ouvriers, des banlieues des grandes villes (10% du territoire). Il existe donc de véritables « pays de mission » en France !
Les auteurs s'intéressent plus particulièrement au problème de la classe ouvrière. H. Godin et Y. Daniel font le constat de l'échec de l'Action catholique (les mouvements du catholicisme social, dont la JOC), échec d'autant plus douloureux qu'il est vécu de l'intérieur : tous deux sont aumôniers jocistes. Ils déplorent que les paroisses ne soient pas en mesure d'accueillir des jeunes venant « d'ailleurs » et proposent de constituer, parallèlement aux paroisses, des communautés chrétiennes spécifiques pour les jeunes issus du monde ouvrier.
À la demande de Mgr Suhard, ce « mémoire » sera développé et publié en septembre de la même année sous le titre, devenu rapidement emblématique, de « La France pays de mission ? ». Cette publication fut une « bombe dans l'Église de France »

[48] Messe de la Sainte Croix, Mogila, Cracovie, samedi 9 juin 1979 : « *La nouvelle croix de bois a été élevée non loin d'ici, durant les célébrations du millénaire. Avec elle nous avons reçu un signe, celui qu'au seuil du nouveau millénaire — en ces temps nouveaux en ces nouvelles conditions de vie — l'Évangile est de nouveau annoncé. Une nouvelle évangélisation est commencée, comme s'il s'agissait d'une deuxième annonce, bien qu'en réalité ce soit toujours la même.* »

[49] Directement référée à Vatican II, l'expression de « nouvelle évangélisation » vise à interpréter dans les documents de Medellin ce que le concile avait défini comme mission de l'Église. L'assemblée des évêques sud-américains voulait contribuer ainsi à dépasser le fossé qui ne cesse de grandir entre la foi de l'Église et la vie vécue par les communautés chrétiennes. Par ailleurs, à l'issue des travaux du 3e synode romain de 1974, qui avait pris pour thème l'évangélisation, Paul VI publie l'exhortation apostolique Evangelii nuntiandi (E.N.), « au sujet de l'évangélisation dans le monde d'aujourd'hui ». Même si l'expression n'y figure pas explicitement, une lecture, même superficielle, impose le constat qu'y figure tout ce que le concept de nouvelle évangélisation satellise (source Michel Deneken dans un article sur la nouvelle évangélisation).
Ceci nous sensibilise à la place croissante prise par l'Amérique latine dans la dynamique de l'Eglise, et ce bien avant l'élection du pape François.

sectorisée » que manifestera l'encyclique Redemptoris missio en 1990 : la nouvelle évangélisation concerne une « situation intermédiaire »[50].

Les débats et polémiques au sein de l'Eglise porteront ensuite sur le fait de savoir s'il s'agit bien ou non d'une situation intermédiaire, ce qui a beaucoup de conséquences en termes de choix pastoraux et de « discours d'évangélisation » :

- peut-on ou non s'appuyer sur des fondations souterraines, même si les constructions visibles ont disparu ? ou bien faut-il viser aussi à reconstruire les fondations et à partir d'une situation pas fondamentalement différente de celle des pays de la mission *ad gentes* ?
- doit-on considérer que les personnes concernées sont clairement d'un côté ou de l'autre, ou bien co-existe-t-il, en beaucoup d'entre nous, citoyens de pays dont la culture a été façonnée par le christianisme, deux ou même trois états : des morceaux de croyances parcellisés, des éléments de paganisme assumé ou d'athéisme tranquille, et des domaines où tout se mélange ?

Quoi qu'il en soit Jean-Paul II affirme néanmoins clairement que l'évangélisation du monde contemporain est radicalement insuffisante et rend absolument nécessaire un effort missionnaire des parties de la planète qui ont entamé un « *processus d'estrangement* » (selon la formule du P. Michel Deneken[51]) avec le christianisme, explicitement l'Europe et en partie l'Amérique latine. Alors que le contexte européen est souvent désigné par les concepts d'athéisme ou de sécularisation, la situation latinoaméricaine est souvent appréhendée en terme de « superficialité » : en cinq siècles, on n'aurait pas réussi à évangéliser en profondeur. Néanmoins n'oublions pas que l'Europe est aussi décrite dès 1982, par le cardinal anglais Basil Hume[52], comme un continent « *sacramentalisé mais non évangélisé* ».

---

[50] Dans cette encyclique, au point n° 33, Jean-Paul II discerne trois situations dans lesquelles peut se trouver l'Église catholique :
« *[...] des peuples, des groupes humains, des contextes socio-culturels dans lesquels le Christ et son Évangile ne sont pas connus, ou dans lesquels il n'y a pas de communautés chrétiennes assez mûres pour pouvoir incarner la foi dans leur milieu et l'annoncer à d'autres groupes. Telle est, à proprement parler, la mission ad gentes.* »
« *Il y a ensuite des communautés chrétiennes aux structures ecclésiales fortes et adaptées, à la foi et à la vie ferventes, qui rendent témoignage à l'Évangile de manière rayonnante dans leur milieu et qui prennent conscience du devoir de la mission universelle. En elles s'exerce l'activité pastorale de l'Église.* »
« *Il existe enfin une situation intermédiaire, surtout dans les pays de vieille tradition chrétienne mais parfois aussi dans les Églises plus jeunes, où des groupes entiers de baptisés ont perdu le sens de la foi vivante ou vont jusqu'à ne plus se reconnaître comme membres de l'Église, en menant une existence éloignée du Christ et de son Évangile. Dans ce cas, il faut une « nouvelle évangélisation » ou une « réévangélisation* » . »

[51] Michel Deneken, né le 17 août 1957 à Strasbourg, est un prêtre catholique et théologien français, professeur des universités, doyen de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg de 2001 à 2009, président de l'université de Strasbourg depuis le 13 décembre 2016.

[52] Basil Hume, né le 9 mars 1923 et mort le 17 juin 1999, est un prélat britannique et moine bénédictin, cardinal archevêque de Westminster, de 1976 à sa mort en 1999. La spiritualité bénédictine de Hume et son engagement personnel dans la prière lui permirent de s'identifier à tous les pèlerins qui cherchent le vrai Dieu vivant. Sa pensée et sa recherche de pèlerin lui font dire simultanément « *Dans notre vie publique, nous nous éloignons de plus en plus de Dieu et des choses de Dieu* » et « *je crois que l'aspiration à Dieu s'intensifie de plus en plus dans le coeur des hommes et des femmes.* ».

La conclusion qu'en tire Jean-Paul II est la nécessité et l'urgence d'un renouvellement intérieur comme condition pour évangéliser les non-croyants, d'une auto-évangélisation de l'Église « *pour relever les défis de l'homme contemporain* », dans le contexte de l'athéisme en même temps que du foisonnement d'un « religieux sauvage en liberté[53] », du sécularisme[54], de la révolution industrielle, du consumérisme, … Le document final du synode de 1985 affirme que « *l'évangélisation ne signifie pas seulement mission au sens habituel du terme, c'est-à-dire d'une mission ad gentes. En effet, l'évangélisation des non croyants suppose l'auto-évangélisation des baptisés, et même dans un certain sens celle des diacres, des prêtres et des évêques eux-mêmes. L'évangélisation se fait par des témoins ; un témoin ne porte pas témoignage avec des mots seuls, mais aussi par sa vie.* ». L'insistance du pape a porté régulièrement sur la dimension de renouvellement intérieur, condition pour évangéliser les non-croyants.

Aujourd'hui, au moins en Europe et tout particulièrement en France, on peut identifier six sensibilités plus ou moins théorisées (et théorisables) pour irriguer des pastorales, d'évangélisation :

- **la dynamique restauratrice**, qui est une tentative de maintenir à tout prix ce qui existait pendant des siècles dans ce qui est décrit ou fantasmé comme la chrétienté ; elle est présente dans les milieux catholiques traditionnels et traditionalistes. Elle paraît loin du style de Jésus Christ transmis dans les évangiles et renonce à l'appel à la mission par tous et vers tous ;

---

[53] Selon une logique proche de celle que décrivait le journaliste et polémiste catholique anglais Gilbert Keith Chesterton en 1908 dans son livre intitulé « Orthodoxie » : « *Le monde moderne n'est pas méchant ; sous certains aspects, le monde moderne est beaucoup trop bon. Il est plein de vertus désordonnées et décrépites. Quand un certain ordre religieux est ébranlé (comme le fut le christianisme à la Réforme), ce ne sont pas seulement les vices que l'ont met en liberté. Les vices, une fois lâchés, errent à l'aventure et ravagent le monde. Mais les vertus, elles aussi, brisent leur chaînes, et le vagabondage des vertus n'est pas moins forcené et les ruines qu'elles causent sont plus terribles. Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Elles sont devenues folles, parce qu'isolées l'une de l'autre et parce qu'elles vagabondent toutes seules.* »

[54] Le sécularisme est le principe selon lequel les questions religieuses doivent être rigoureusement séparées de celles de l'État, notamment pour protéger la société de l'obscurantisme religieux. La sécularisation est vue comme une libération des contraintes exercées par les institutions religieuses sur les sociétés. Sécularisme (dans sa conception occidentale, car il existe aussi une conception différente en Inde) désigne d'un mot cette conception que l'Europe se fait d'elle-même. Le concept de sécularisme désigne les différents actes de constitution de ce projet et l'ensemble des normes qui régissent des pratiques et des sensibilités areligieuses ou séculières.

- **la notion spirituelle d'enfouissement**[55] , dont le bienheureux Charles de Foucauld[56] est le représentant moderne le plus connu, et la vénérable Madeleine Delbrêl[57] une figure emblématique, l'un ayant choisi le Sahara lointain, l'autre une proche banlieue ouvrière « rouge ». Elle est le fait d'individus ou de petits groupes. Cette stratégie fut à son apogée dans les années 1950-1970 ; elle est encore vécue par des communautés

---

[55] Suivant la parabole du levain (Matthieu 13.33), il s'agit pour les chrétiens, d'être comme le levain enfoui discrètement et sagement dans la pâte, et de la faire lever : « *Il leur dit cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et mis dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.* ».
Dans les années 1960-70 (ce qui n'était pas le cas pour Charles de Foucault ou Madeleine Delbrêl), cet enfouissement portait la conviction que le monde allait nécessairement dans le bon sens et qu'il fallait précisément se laisser porter pour le bonifier. Dès le pontificat de Jean-Paul II, et le pape François partage également cette sensibilité, cette pastorale a été « corrigée », en invitant notamment les chrétiens à faire une annonce explicite de l'Évangile.

[56] Le bienheureux Charles Eugène de Foucauld de Pontbriand, vicomte de Foucauld, né le 15 septembre 1858 à Strasbourg (France) et mort le 1er décembre 1916 dans le Sahara algérien, est un officier de l'armée française devenu explorateur et géographe, puis religieux catholique, ermite et linguiste. La conversion de Charles de Foucauld est marquée par les mots de l'Abbé Henri Huvelin « *Jésus a tellement pris la dernière place que jamais personne n'a pu la lui ravir* ». Il veut alors imiter Jésus. C'est ainsi dans cet objectif qu'il part pour Tamanrasset (Sud de l'Algérie), loin de la capitale. Cette imitation (imitatio Christi en latin) le conduit à vouloir l'imiter dans sa vie cachée, qui correspond à la période de la vie de Jésus de Nazareth qui n'est pas mentionné dans le Nouveau Testament, avant sa vie publique. Charles perçoit dans cette vie cachée une profonde humilité et abnégation de Jésus. À travers l'humilité, Charles recherche la dernière place. Il ne veut pas se différencier des personnes avec qui il vit ; il mène une vie similaire à elles, travaillant pour gagner sa vie, refusant de manifester sa supériorité du fait de son statut de prêtre. Il écrit à son ami Gabriel Tourdes « *vivant du travail de mes mains, inconnu de tous et pauvre et jouissant profondément de l'obscurité, du silence, de la pauvreté, de l'imitation de Jésus. L'imitation est inséparable de l'amour. Quiconque aime veut imiter, c'est le secret de ma vie* ». Cette imitation de la vie cachée de Jésus conduit Charles à développer toute une spiritualité personnelle, ainsi qu'une vision personnelle de l'apostolat. Alors que les missionnaires cherchaient traditionnellement à prêcher, à l'image de la vie publique de Jésus, Charles au contraire veut développer un apostolat dans le silence et la discrétion. Il perçoit sa vocation comme celle de vivre la vie de Nazareth. Charles approfondit alors un nouvel apostolat par les relations quotidiennes avec le milieu social. La spiritualité de Charles de Foucauld donne une très grande importance à l'eucharistie, dans laquelle il reconnaît la présence de Jésus caché dans l'hostie. L'imitation de la vie cachée de Jésus et l'eucharistie participent de la même logique pour Charles de Foucauld.

[57] Madeleine Delbrêl, née le 24 octobre 1904 à Mussidan, en Dordogne, et morte le 13 octobre 1964 à Ivry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne, est une assistante sociale française, convertie au christianisme à 20 ans. Elle fonde dans une banlieue ouvrière communiste (Ivry-sur-Seine) une communauté de jeunes femmes qui se sont nommées « la Charité », avant d'être connues comme « Équipes Madeleine Delbrêl ». Il s'agit « d'y être le Christ » et non « d'y travailler pour le Christ ». La méthode ? rencontrer les gens où ils vivent, devenir leur ami, les recevoir chez soi, s'entraider. En matière de travail social, elle rappelle la nécessité de développer des actions collectives en vue de faire évoluer les politiques sociales.
Ses écrits révèlent selon Christophe Chaland « *une très attachante personnalité humaine, d'abord. D'une extraordinaire capacité d'empathie, elle noue des relations personnelles dans tous les milieux. Elle s'engage à fond. Elle cultive la joie. Son humour est délicieux. Elle est libre. Elle dit ce qu'elle pense avec délicatesse mais fermement. Elle fait preuve d'une grande sûreté de discernement, d'une pensée rigoureuse. Sa personnalité spirituelle, sa théologie ont le même caractère : de solides fondations, de la vigueur et toujours ce centre qui unit tout : La Charité de Dieu manifestée dans le Christ.* »

religieuses et des chrétiens, mais il est difficile d'en faire une théorisation en termes de pastorale d'évangélisation[58] ;

- **la nouvelle évangélisation** est une notion suffisamment large pour recouvrir à la fois l'innovation radicale[59] et le recours aux méthodes traditionnelles de la mission. Il s'agit d'aller de manière volontariste vers celles et ceux qui sont éloignés de l'Église, qu'ils soient catholiques ou non, croyants ou non. Cela nécessite de trouver les moyens et les méthodes pour entrer en relation avec eux, et beaucoup d'énergie est consacré à débattre des méthodes et de leur perfectionnement. Le but ultime est l'entrée ou le retour au sein de l'Église, pensée comme communauté de salut. Les questions habituellement posées à ce modèle missionnaire sont la manière d'articuler émotion et réflexion, temps forts et insertion durable dans une communauté, groupes à l'identité bien affirmée et ouverture sur une altérité y compris intra-ecclésiale.

- **la proposition de la foi** est l'approche mise en avant par beaucoup d'évêques français[60]. La grande différence concrète avec la nouvelle évangélisation réside dans le lieu de cette annonce, à savoir la pratique ordinaire de l'Église, notamment toutes les rencontres pastorales qui peuvent surgir lorsque des personnes éloignées de la communauté viennent la solliciter, quelle que soit leur motivation (notamment les demandes de baptême, de mariage et de funérailles). Il s'agit donc plus d'un « recevoir » que d'un « aller vers ». L'autre est demandeur, et l'Église lui propose alors de cheminer plus loin que son besoin exprimé. L'accent est mis sur la qualité de la relation qui se noue à ce moment, inscrivant donc l'annonce de l'Évangile dans un processus plutôt qu'un événement, et dans une logique qui prend en compte les réalités sociales.

- **la pastorale d'engendrement** repose sur une conviction qui nourrit alors la réflexion et irrigue les pratiques : « *L'Évangile travaille les consciences d'aujourd'hui comme celles d'hier.* » La foi est donc considérée comme en germe chez l'autre et non pas d'abord comme quelque chose à transmettre. La mission n'est plus asymétrique, de quelqu'un qui a et qui sait vers celui qui ne connaît rien. Le primat porte sur la qualité de la relation, dans une rencontre où chaque partenaire apporte quelque chose. La notion d'hospitalité[61] pourrait résumer l'enjeu de ce modèle missionnaire ; grâce à la richesse

---

[58] A un ami, Charles de Foucault écrit néanmoins le 3 mai 1912 : « *tout chrétien doit donc être apôtre (souligné par lui) ce n'est pas un conseil , c'est un commandement* ». Rien d'optionnel réservé à certains seulement. Il se sent par ailleurs envoyé pour vivre une mission que lui a confiée le Seigneur : « *prier pour que ce petit atome que je suis, fasse au milieu de ces millions d'âmes qui n'ont jamais entendu parler de Jésus, l'oeuvre pour laquelle il a été envoyé* ».

[59] Un peu à la manière dont le pape François parle en 2013, dans son encyclique Evangelii gaudium (n°33) : « *La pastorale en terme missionnaire exige d'abandonner le confortable critère pastoral du "on a toujours fait ainsi". J'invite chacun à être audacieux et créatif dans ce devoir de repenser les objectifs, les structures, le style et les méthodes évangélisatrices de leurs propres communautés.* »

[60] Elle est le fruit d'une démarche consultative et réflexive de plusieurs années sous la direction de Mgr Claude Dagens. Les évêques français l'ont adopté sous le nom de « proposition de la foi ». La Lettre aux catholiques de France de 1996 est un aboutissement reflétant les soucis pastoraux à la sortie des années 1980, mais aussi une charte prospective pour annoncer l'Évangile dans un contexte qui n'est plus celui de la chrétienté. Voir « Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France », Cerf, 1996.

[61] Cf. par exemple : « Entretien avec Christoph Theobald : Vers une Eglise hospitalière », Revue Etudes, octobre 2019.

du mot, chacun est l'hôte de l'autre, le Christ lui-même se faisant aujourd'hui hôte comme il l'est depuis des siècles. La pastorale d'engendrement peut se définir de la manière suivante : « *Il n'y a pas d'annonce de l'Évangile de Dieu sans prise en compte du destinataire ; et, pour préciser la place de ce dernier, il faut ajouter que "cela" dont il est question dans l'annonce est déjà à l'oeuvre en lui, de sorte qu'il peut y adhérer en toute liberté* »[62]. C'est une pastorale « d'individu à individu », assez proche des fondements sur lesquels le P. Marcel Dumais construit son approche des quatre modèles d'évangélisation (cf. supra), et qui privilégie la Bible comme fondation de tout ce qui peut être construit, dans une conception également assez proche de celle du P. Dumais concernant la Bible considérée comme une référence normative pour l'évangélisation.

- **l'Eglise en sortie** désigne la manière dont le pape François relit d'une manière très personnelle et nouvelle la pastorale de la nouvelle évangélisation de Jean-Paul II (déjà revue et complétée par Benoît XVI[63]), en parlant de l'Église « *appelée à sortir d'elle-même et à aller dans les périphéries, les périphéries géographiques mais également existentielles : là où résident le mystère du péché, la douleur, l'injustice, l'ignorance, là où le religieux, la pensée, sont méprisés, là où sont toutes les misères*. »[64]. La finalité de la mission devient l'autre pour lui-même, selon la démarche même du père envers le fils prodigue : le père n'est pas guidé par son intérêt, ni même par la prise en compte des répercussions collatérales possibles de son attitude sur son fils aîné, moralement irréprochable, qu'il devra en quelque sorte chercher à « évangéliser ». Le pape invite à entrer dans une posture dialogique, signifiant à l'autre tout le prix qu'il a à ses yeux et aux yeux de Dieu, en vue de former une communauté humaine de salut, sans jamais cacher la source qui irrigue cette attitude dialogique : le Christ. Il s'agit d'une manière d'annoncer qui est moins assertive et plus empathique, ce qui peut troubler celles et ceux qui se sont pleinement investis dans la pastorale de la nouvelle évangélisation. Des personnes enthousiasmées par la pastorale d'engendrement sentent et expriment généralement une certaine affinité avec les propos du pape François, tout en se sentant parfois déstabilisées par la dimension fortement institutionnelle du modèle pastoral du pape François.

En matière pastorale, nous sommes habitués à des modèles sinon uniques du moins nettement dominants, et à ce titre considérés intellectuellement comme seuls valides. De plus, les défenseurs du modèle dominant discréditent assez souvent les modèles minoritaires, alors considérés comme critiquables[65] du point de vue de leur centre de gravité théologique ou ecclésiologique, ou même seulement parce qu'ils sont contraires à

---

[62] Christoph Theobald, « C'est aujourd'hui le "moment favorable". Pour un diagnostic théologique du temps présent », dans Philippe Bacq et Christoph Theobald, Une nouvelle chance pour l'Évangile. Vers une pastorale d'engendrement, Lumen vitæ, 2004, p. 55

[63] avec, par exemple, le concept du Parvis des gentils : l'Eglise « sort » pour dialoguer sur le terrain des incroyants, mais avec l'espoir de les faire entrer dans l'Eglise, le Parvis des gentils n'ayant pas de valeur par lui-même autrement que comme un lieu de transition.

[64] Discours du cardinal Jorge Mario Bergoglio au conclave de 2013, juste avant son élection sous le nom de François.

[65] ce que sont tous les modèles, qui ne sont jamais que des modèles (des idéaux-types ?), ce qui n'empêchent pas de voir lucidement et simultanément leurs atouts et leurs faiblesses, leurs fruits à l'expérience, et leur plus ou moins grande fidélité aux modèles évangéliques et des actes des apôtres.

une « orientation pastorale diocésaine » ou aux choix d'une conférence épiscopale nationale.

L'articulation entre unité et diversité (ou multiplicité, pour reprendre le vocabulaire de Benoît XVI[66]) reste souvent un point sensible dans le catholicisme[67], ce qu'elle n'est pas (au moins au même degré) dans l'orthodoxie et le protestantisme qui ont d'autres points sensibles et problèmes à vivre. Cette articulation détermine de plus, au moins en partie, notre compréhension du « dedans » et du « dehors », ce qui est une question majeure dans notre compréhension de l'Eglise, corps du Christ, et de l'appel à la rejoindre. Ceci n'est donc pas sans effet sur nos débats « catholiques » concernant les pastorales d'évangélisation. Cette nécessaire articulation entre unité et diversité est également une interpellation en même temps qu'un utile « garde-fou » pour chaque baptisé appelé à être « disciple-missionnaire » (cf. notre prochaine causerie).

Or si on se place du côté des destinataires de la mission, du « vécu » dont nous avons dit combien il est « premier » dans la dynamique d'évangélisation des premières communautés sous l'effet de l'Esprit saint, il est raisonnable de penser que tous ne sont pas sensibles au même mode relationnel, ni au même type de discours sur les questions de sens, en fonction de leur culture, de leurs modes d'expression (raison, sentiment, proximité avec certaines formes de piété populaire, …), de leur âge, de leurs expériences, de leurs rencontres préalables, du moment et des modalités de la rencontre,… Il ne faut par ailleurs pas sous-estimer la diversité des spiritualités, des organisations informelles (souvent celles qui sont les plus prégnantes) et des cultures vivantes au sein du catholicisme, au-delà de l'image monolithique qu'il donne parfois à voir ou revendique de donner à voir.

Dès lors ne faut-il pas accepter comme une richesse cette diversité des pastorales d'évangélisation, en fonction des communautés et des personnes qui les portent ? Chaque modèle missionnaire n'est en effet pas applicable partout et par tous. La priorité est le discernement, individuel et en Eglise, sur le(s) modèle(s) pastoral(aux) auquel on

---

[66] « *Unité dans la multiplicité et multiplicité dans l'unité : dans l'homélie pour la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, le 29 juin dernier, j'ai souligné que pleine unité et vraie catholicité, au sens originel du mot, vont de pair*. » (discours de Benoît XVI devant les XXèmes JMJ, Cologne – Archevêché, Vendredi 19 août 2005)
« *Catholicité signifie universalité - multiplicité qui devient unité; unité qui demeure toutefois multiplicité.* » (homélie de Benoît XVI en la Basilique Saint-Pierre pour la solennité des saints Pierre et Paul, Mercredi 29 juin 2005)

[67] qui, au-delà des discours sur l'oecuménisme, valorise surtout l'unité, voit souvent la multiplicité comme une dégradation de l'unité (influence de la philosophie grecque ?) et appelle à un dépassement de la multiplicité pour marcher vers l'unité. La forte tradition juridique de l'Eglise catholique (qui surprend et parfois choque nos frères orthodoxes), très visible dans son histoire, favorise ou alimente cette orientation.
Notons néanmoins qu'il existe d'autres sensibilités au sein du catholicisme, avec notamment la vision du cardinal Hans Urs von Balthasar, un grand théologien suisse apprécié de Jean-Paul II, qui affirme dans « La vérité est symphonique » : « *Que la vérité chrétienne soit symphonique est sans doute la chose la plus importante que nous ayons à annoncer et à méditer. La symphonie n'est absolument pas une harmonie doucereuse et relâchée. La grande musique est toujours dramatique, action incessante et suprême détente. Mais la dissonance n'est pas la cacophonie. Elle n'est pas non plus l'unique moyen de maintenir le rythme symphonique. Le réservoir de l'Église se trouve dans "la profondeur de la richesse de Dieu" en Jésus Christ, enfoui en son coeur. Puisse-t-elle laisser cette plénitude agir dans une inépuisable diversité qui découle de son unité sans pouvoir être endiguée.* »

recourt dans un contexte particulier à un moment particulier, en fonction des personnes que l'on rencontre ou que l'on veut rencontrer, tout en ayant bien conscience que c'est l'Esprit saint qui est l'évangélisateur en chef et qui fait l'essentiel du travail.

Au coeur de l'appel missionnaire qui nous est adressé, et qui ne doit pas être vécu sur le mode du « devoir », de « l'obligation morale », il y a le rappel[68] que toute relation nécessite un intérêt réel pour l'autre. En tant que chrétiens, notre intérêt vient du fait que cette personne en est digne, quelle qu'elle soit : elle est créée à l'image de Dieu et Jésus est mort pour elle. Il faut que la relation compte réellement pour nous, sinon ça ne vaut pas la peine de commencer. Un intérêt qui n'aurait que pour but de « convertir » (c'est ce qui est dénoncé comme relevant du prosélytisme) révèlerait que nous ne sommes pas dans la dynamique de l'Evangile !

Si la personne a une valeur par elle-même, en soi, tout commence par l'écoute, et l'écoute[69] :

- ce n'est pas préjuger la réponse de l'autre. C'est ne pas l'enfermer dans un schéma a priori, dans des petites cases ; c'est accepter d'être surpris ;
- ce n'est pas penser à ce que je vais répondre pendant que l'autre parle. C'est l'écouter jusqu'au bout, tant pis pour ma peur de ne pas savoir que dire ou mon envie de répliquer tout de suite ;
- c'est manifester son respect de l'autre, l'accepter sans le juger[70], sans m'autoréférencer, sans me prendre (sans doute plus encore au niveau de mes convictions que de mon comportement ou de mon histoire) pour une référence ou un modèle possible, c'est accepter qu'il existe beaucoup de demeures dans la maison du Père ;
- c'est aussi aider l'autre à se comprendre. En écoutant et en posant des questions, je peux aider l'autre à nommer des problèmes et à découvrir de nouvelles dimensions.

Il y a une certaine crainte du témoignage qui est bien présente dans nos communautés catholiques ; il ne sert à rien d'essayer de le nier : tous à un moment ou à un autre, nous avons un problème lorsqu'il s'agit de partager l'Evangile. Un certain nombre de blocages sont en nous ; en voici une liste non exhaustive :

- non-cohérence entre actes et paroles : « *ce n'est pas bien* », mais nous sommes tous pécheurs. Que faisons-nous pour que ce décalage ne soit pas trop criant ?
- manque de confiance en soi et manque de confiance en Dieu (cela va souvent ensemble) ;
- peur de ne pas pouvoir répondre à des questions, découragement ou timidité ;
- crainte de détériorer la relation avec la personne avec qui nous parlons ;
- schéma de pensée de la société qui est un obstacle à l'Evangile ;
- et souvent (surtout ?) peur de se dévoiler : dans notre culture européenne très axée sur la sphère privée, cette crainte est réelle. C'est un des endroits où l'Evangile nous fait aller à contre-courant, situation peu confortable.

Que faire avec ces obstacles ? D'abord reconnaître qu'ils sont bien réels. Il ne sert à rien de les nier ! Ensuite, ne pas forcer les choses, demander des occasions à Dieu et essayer de les saisir. Et si on est conscient d'avoir laissé passer une « occasion » d'entrer dans cette démarche d'écoute évangélisatrice, savoir que l'Esprit saint en suscitera d'autres.

---

[68] Quand on se sent obligé, contraint de partager l'Evangile, ça se ressent nécessairement.

[69] Ce qui suit s'inspire notamment du « friendship evangelism » anglo-saxon

[70] « l*es âmes sont comme les sensitives, elles veulent presque toutes être touchées délicatement* » (Charles de Foucault, Voyageur dans la nuit p.67)

Comme chrétiens, nous sommes ambassadeurs pour Christ (2 Corinthiens 5, 20, mais sans oublier les versets 16 à 21) . Nous avons cette dignité[71] et cette autorité de représenter Christ. Le succès n'est pas notre problème : nous devons simplement transmettre le message que nous avons reçu. Encore une fois rappelons-nous Sainte Bernadette Soubirous disant : « *Je ne suis pas chargée de vous le faire croire, je suis chargée de vous le dire* ».

Comme le disait le Père Louis Leloir, un vieux bénédictin belge qui m'a beaucoup marqué lors d'une retraite prêchée au carmel de Mazille au début des années 1980, « t*oute aventure avec Dieu est une aventure à deux où chacun fait à due proportion de ses forces* ». C'est une autre manière de dire ce que Saint Ignace de Loyola prônait : « *Agis comme si tout dépendait de toi, en sachant qu'en réalité tout dépend de Dieu.* ». Cela s'applique aussi à la mission dans l'Eglise.

La prochaine fois, le 4 mars 2020, maintenant que nous avons esquissé la dimension communautaire, ecclésiale de la mission, nous insisterons davantage sur la dimension personnelle de notre condition de disciple-missionnaire, né une seconde fois de l'eau et de l'Esprit, sur ce qu'elle révèle de notre adhésion au Christ, sur la dimension trinitaire de notre foi et de notre envoi en mission, sur la manière dont les sacrements de l'initiation font naître une dynamique de la mission.

* * *

[71] 2 Corinthiens 5, 16-21 : « A*insi donc, désormais nous ne connaissons personne selon la chair. Même si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant ce n'est plus ainsi que nous le connaissons. Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle: l'être ancien a disparu, un être nouveau est là. Et le tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec Lui par le Christ et nous a confié le ministère de la réconciliation. Car c'était Dieu qui dans le Christ se réconciliait le monde, ne tenant plus compte des fautes des hommes, et mettant en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc en ambassade pour le Christ; c'est comme si Dieu exhortait par nous. Nous vous en supplions au nom du Christ: laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'avait pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu.* »